

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SONNET

A

J. A. C. L.

GLOIRE AU CANDIDAT DE LA CHARITÉ

Les honneurs du héros que tout un peuple acclame
Sont moins doux pour son cœur que la tendre piété
Du pauvre enfant qui prie et soupire en son âme :
Honneur à l'ami du pauvre et de la charité.

La gloire des hauts faits qu'au grand jour on proclame,
Ne trouve point d'écho dans son humilité ;
Plus douce est sa tendresse et l'amour qui l'enflamme
Chasse loin du foyer la triste pauvreté.

Parmi les blanches fleurs dont l'éclat étincelle
Au parterre divin, l'aumône est la plus belle :
Et Dieu dans votre cœur, pour nous la fit fleurir.

Si l'ange du Seigneur, la frôle de son aile,
Laissez ! c'est pour tresser la couronne immortelle
Qu'il veut à votre cœur ici-bas la ravir.

SR ROSE DE MARIE (née Tessier.)

Asile de la Providence, Montréal.

DE L'ÉDUCATION

Conférence faite à l'Union catholique le 27 octobre 1889

PAR

B. A. T. de MONTIGNY,

Chevalier de l'Ordre militaire de Pie IX.

Messieurs,

Le sujet sur lequel je viens vous parler, c'est l'Education. Ce sujet est vaste comme l'humanité, car l'homme apprend et enseigne toute sa vie, et les générations passées laissent aux générations qui les suivent un livre où elles peuvent puiser les leçons les plus fructueuses.

Qu'est-ce que l'éducation ?

Le Père Jansen, Rédemptoriste, dans son livre *De la faculté d'enseigner*, la définit "Un secours prêté à l'enfant pour que ses facultés se développent conformément à sa fin."

Je crois pouvoir la définir : *L'art d'élever l'enfant vers sa fin.* Le mot *élever* fait voir que cette fin est supérieure. Or, la fin de l'homme est double : la fin dernière qui est la principale, et la fin secondaire qui est de remplir les devoirs de son état. La fin secondaire n'est d'ailleurs qu'un moyen pour arriver à la fin dernière. Si la vie vaut la peine de vivre, ce n'est que parce qu'elle est la préparation à une vie éternelle qu'il dépend de nous de rendre heureuse. Le catéchisme dit que l'homme est créé pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et, par là, acquérir la vie éternelle.

Le reste n'est pas ce que nous devons rechercher, car nous n'en sommes jamais satisfaits. Et, pour en être convaincus, il n'y a qu'à voir ce que chacun emporte à sa mort des biens de ce monde.

L'éducation doit donc être imprégnée de l'idée de la fin dernière, puisque c'est la seule sérieuse, la seule digne des préoccupations de l'homme.

C'est ce qui faisait dire à saint Paul : " Soit que vous buviez, soit

que vous mangiez, ou quelque chose que vous fassiez, faites tout pour l'amour de Dieu."

Si les enfants, en effet, ne sont, dès leur bas âge, élevés dans la connaissance et la pratique de leurs devoirs, leur salut éternel qui dépend de l'observation de ces derniers et même leur bonheur dans la vie présente, devront en souffrir.

Le résultat qu'offre de nos jours l'éducation sans Dieu est assez désolant pour nous démontrer que, hors de Lui, il n'y a ni voie, ni vérité, ni vie.

Comment peut-on dompter les passions sans la crainte de Dieu ? Et comment peut-on régler une société composée d'individus qui ne sont guidés que par leurs passions ? Y a-t-il quelque chose de plus dissolvant que les désirs sans frein de l'homme ? Y a-t-il un lien aussi fort que la religion pour relier entre eux tant de membres si différents de caractères, de goûts, d'aspirations ?

Les lois seront-elles jamais une barrière assez puissante pour retenir la marée des passions et des vices que les juges ne peuvent atteindre que dans leurs débordements.

Ce que nous voyons tous les jours est le résultat d'une éducation sans Dieu. C'est ce qui faisait dire à Pie IX en parlant des écoles primaires : " Dans ces écoles, il faut que tous les enfants des classes populaires reçoivent, même dès la plus tendre enfance, une connaissance sérieuse des mystères et des commandements de notre sainte religion, et soient formés avec soin à la piété, à la vie civile ; dans ces écoles, c'est surtout l'étude de la religion qui doit dominer et tenir le premier rang dans l'éducation, de telle sorte que les autres connaissances que la jeunesse y reçoit paraissent n'être que des accessoires." *Lettre à l'archevêque de Fribourg, 14 juin 1864.*

Entendez maintenant ce que dit le Docteur angélique :

" La science sacrée, dit saint Thomas, sous le double rapport de la théorie et de la pratique, surpasse toutes les autres sciences, tant spéculatives que pratiques. En effet, parmi les sciences spéculatives, l'une peut l'emporter sur l'autre, soit en raison de sa certitude, soit en raison de la dignité de son objet. Or, à ce double point de vue, la science sacrée est supérieure à toutes les autres sciences spéculatives. Elle l'emporte d'abord par la certitude parce que les autres sciences ne doivent leur certitude qu'à la lumière naturelle de la raison humaine qui est *faillible*, tandis que la science sacrée tire sa certitude de la lumière divine qui est *infaillible*. Elle l'emporte encore par la dignité de son objet parce qu'elle s'occupe princi-

palement de choses qui surpassent par leur élévation la raison humaine, au lieu que les autres sciences ne considèrent que ce qui est de son domaine.

“Quant aux sciences pratiques, la plus noble est celle qui a la fin la plus sublime. Or, la fin de la science religieuse, considérée au point de vue pratique, est le bonheur éternel vers lequel tendent toutes les autres sciences pratiques comme vers leur fin dernière. D’où il est évident que, sous tous les rapports, la science de la religion est plus noble que les autres.” *Summa, Th. 1, pars. quest. 1.*

“L’étude de la religion, dit d’Aguesseau, doit être le fondement, le motif et la règle de toutes autres.”

Dans sa constitution *Romanos Pontifices*, du 8 mai 1881, Léon XIII s’exprime avec autant de clarté que d’énergie touchant le caractère essentiellement chrétien que doivent avoir les écoles.

“La charge d’y enseigner est un ministère des plus sacrés, dit-il, et ces écoles se rangent tout à côté des lieux de piété.

“Leur nom même indique leur but; elles ont été fondées pour apprendre à la jeunesse les premiers éléments des lettres et les premières vérités de la foi, ainsi que les préceptes de la morale: éducation nécessaire en tout temps, en tous lieux, dans tous les états, et qui a autant d’influence sur le salut de l’humanité entière que sur le salut de chaque individu. C’est en effet de l’éducation, reçue dans l’enfance, que dépend le plus souvent la conduite qu’on tient pendant le reste de la vie.”

“Il y a plus que des opinions: ainsi Pie IX a inscrit dans le catalogue des erreurs moderne la proposition suivante :

“Les catholiques sont en droit d’approuver un système d’éducation de la jeunesse séparé de la foi catholique et du pouvoir de l’Eglise, et qui ne prend pour but, du moins principal, que la science des choses de la nature et la fin de la vie sociale.” (*Prop. XLVIII.*)

Le professeur doit donc être un homme inspiré de l’amour de Dieu et éclairé en matière de religion. Son enseignement doit être imprégné de l’idée religieuse, même dans les matières les plus insignifiantes.

“L’instituteur vraiment chrétien, dit Onclair (*De la Révolution*, T. 1, p. 421) peut être à bon droit comparé à une nourrice saine et robuste qui puise son lait bienfaisant dans des aliments vulgaires et grossiers. L’instituteur indifférent ou négligent ressemble, lui, à une nourrice malade qui n’emprunte aux viandes les plus exquis-

ses qu'une liqueur gâtée et infecte, et qui inocule, avec elle, la mort à son infortuné nourrisson."

*
*
*

Parlons maintenant du droit d'enseigner.

De même, dit saint Thomas, qu'un individu récupère la santé de deux manières, soit par l'action de la nature uniquement, soit par la nature, mais avec l'aide de la médecine, de même aussi il y a deux procédés pour acquérir la science. Le premier a lieu quand la raison naturelle arrive, par elle-même, à la connaissance des choses inconnues, et ce procédé est appelé invention, ou découverte. Le second procédé a lieu quand quelqu'un vient du dehors en aide à la raison naturelle, et ce procédé prend le nom d'enseignement." (*Op. XI, De Mag. 1 c.*)

Or, tout homme peut, par droit naturel, exiger de n'être pas induit en erreur par les autres, parce que la perfection de son intelligence est sa propriété et que cette perfection est lésée par l'erreur.

Et chacun a le droit d'apprendre ce qu'il doit savoir pour être à même de remplir les devoirs de son état. Or, le devoir de chacun est d'acquérir les notions nécessaires pour mener la vie ici bas, et surtout pour arriver à la vie éternelle.

Maintenant qui a le droit d'enseigner ?

C'est une grave question dont la solution entraîne les plus sérieuses conséquences; aussi vais-je résumer ce qu'ont écrit, sur ce sujet, les auteurs les plus autorisés.

Il faut établir d'abord que, par rapport à l'enseignement des vérités qui, par leur nature, dépassent la sphère de la raison humaine et sont inabordables pour elle, le dépôt et l'enseignement de ces vérités ont été confiés par Dieu à l'autorité surnaturelle de l'Eglise.

C'est pourquoi aucun homme ne peut, à un titre naturel quelconque, revendiquer le droit d'enseigner ces vérités.

On chercherait en vain dans l'ordre naturel des choses les moyens nécessaires pour atteindre notre fin dernière, c'est à dire nécessaires pour participer aux biens divins qui dépassent complètement l'intelligence humaine. Aussi, Dieu a-t-il envoyé aux hommes son fils unique, Jésus-Christ, pour leur montrer la voie qui conduit à cette fin, c'est-à-dire les lois de la morale et de la religion; pour leur communiquer aussi les forces dont ils ont besoin sur cette route. Mais comme il a décrété de ne pas présider toujours de lui-

même à cette œuvre, ici bas, il l'a léguée aux Apôtres et à ses disciples et, afin qu'ils atteignent ce but, Jésus-Christ a institué une société surnaturelle qui est l'Eglise. Et le concile du Vatican dit quel est celui qui, dans l'Eglise, a l'autorité sur tous : "C'est à Simon-Pierre, seul, que Jésus-Christ, après sa résurrection, a confié la juridiction de Pasteur et de Recteur supérieur sur tout son troupeau." L'Eglise a donc le pouvoir et le magistère d'enseigner. Elle a le droit d'enseigner les vérités surnaturelles : ce pouvoir de l'Eglise n'est pas circonscrit dans ces limites, car il n'existe peut-être pas, dans l'ordre naturel, un seul principe qui n'ait pas une liaison logique avec la vérité surnaturelle.

" Cette liaison est si étroite, dit le P. Jansen, que si l'intelligence humaine venait à vaciller par rapport à ces vérités naturelles, celles qui sont du domaine de la foi s'éclipseraient aussitôt ; bien plus, si l'adhésion à ces vérités cessait d'être ferme et sans hésitation, la condition nécessaire pour la foi chrétienne ferait immédiatement défaut."

Donc, l'Eglise a le droit de porter un jugement sur ces vérités naturelles.

Mais il y a des vérités qui, pour avoir été révélées par Dieu, ne sont pas par leur nature inabordables aux recherches naturelles de la raison humaine, et tout homme conserve le droit naturel d'enseigner, bien que le pouvoir ecclésiastique puisse l'arrêter lorsqu'en l'exerçant, il énonce des conclusions contraires à la vérité révélée. Il en est tout autrement quand il s'agit de cette série de vérités qui dépassent la sphère de l'intelligence humaine. Dans cette série sont comprises les vérités qui appartiennent de plus près, par leur caractère même, à la religion instituée par Jésus-Christ. Le divin Sauveur a confié ce dépôt sacré au magistère ecclésiastique seul pour qu'il le garde intact et l'enseigne à toutes les nations.

L'autorité ecclésiastique a seule le droit d'enseigner publiquement les vérités surnaturelles supérieures à la raison humaine. Jésus-Christ n'a donné qu'aux Apôtres et à leurs successeurs le droit d'enseigner aux nations cet ordre de choses. Aussi l'erreur contraire est elle condamnée par la proposition 33 du *Syllabus*.

D'ailleurs celui-là seul a le droit d'enseigner les vérités surnaturelles, qui jouit de la prérogative de porter un jugement à l'abri de toute erreur. Cependant ceux qui ont ce droit peuvent le déléguer,

c'est-à-dire que les prêtres peuvent enseigner ces vérités, mais toujours sous la gouverne du pouvoir ecclésiastique pouvant les redresser et même leur interdire d'enseigner en cas d'erreur.

Remarquons que ce pouvoir exclusif de l'Eglise ne s'étend qu'à l'enseignement public car, dit Suarez : "L'instruction privée peut se faire par tout fidèle suffisamment instruit, quand des motifs de charité et les circonstances le réclament."

Et comme le droit d'enseigner la vérité implique le droit de proscrire l'erreur qui lui est opposée, l'Eglise a également le droit de condamner les théories naturelles qui aboutissent à des conclusions opposées à la Révélation.

Ajoutons que l'Eglise a pareillement le droit de condamner une méthode qui, par sa nature, conduit à la négation de sa doctrine, car elle a le droit de signaler aux esprits les routes périlleuses qui mènent nécessairement à l'erreur.

De là, il est facile de conclure que le magistère ecclésiastique a des droits considérables et imprescriptibles sur le régime des écoles, puisque les ministres de l'Eglise ont la charge de diriger l'éducation morale des enfants.

En effet ils ont le devoir de pourvoir efficacement à la vie surnaturelle de l'enfant, indispensable pour la fin dernière. Or, le sort de la vie surnaturelle dépend de l'éducation morale commencée dès l'enfance. Et, quoique les parents soient tenus à faire immédiatement cette éducation par eux-mêmes, les ministres de l'Eglise préposés à l'effet de diriger les parents dans l'accomplissement de leurs devoirs, ont néanmoins le droit, soit de surveiller, soit de corriger, chaque fois que les parents sont négligents.

Comme conséquence, il résulte que l'Eglise a encore le droit de voir aux détails de l'éducation, en tant que ceux-ci constituent, soit un moyen, soit une entrave à l'éducation morale. Car quiconque a droit à la fin, doit pareillement avoir droit aux moyens qui, par leur nature, contribuent à l'atteindre.

De ce que nous avons dit, il faut conclure que l'Eglise a un droit de direction sur toutes les écoles où sont élevés des enfants catholiques, et non seulement elle a droit sur ces institutions où se fait l'éducation religieuse des enfants, mais encore, là où se donne une éducation qui, par sa nature, se relie à la religion catholique.

Etant admis que l'instruction religieuse appartient à l'Eglise, il faut admettre que si elle a droit sur un objet, elle a aussi droit de diriger les moyens qui peuvent empêcher sa réalisation, ou y con-

tribuer. Or, l'école est une institution où la religion doit être la partie principale de l'enseignement.

Le caractère de l'école est tel, dit le P. Jansen, et l'influence du maître y est si grande qu'alors même que celui-ci voudrait faire abstraction de la religion, il ne le pourrait pas. Il n'y a, en effet, aucun point de l'enseignement qui n'ait une certaine connexion avec un dogme ou un fait de la religion. L'esprit des enfants ensuite est naturellement curieux et porté à rechercher et à découvrir ces rapports; enfin la situation même du maître est si délicate qu'il peut difficilement, qu'il soit religieux, impie, ou indifférent, se taire sur la religion. Il peut, par conséquent, à raison de l'autorité qu'il a sur l'enfant, détruire d'un mot ce que le ministre de l'Eglise a longuement édifié en dehors de l'école."

L'Eglise a d'ailleurs la direction sur ces institutions où l'éducation morale des enfants peut être développée ou entravée. Mais, de l'aveu de tous, l'école inférieure a une liaison tellement étroite avec l'éducation morale que, par sa nature, elle la développe ou l'affaiblit, ou même la détruit complètement. Donc, si l'Eglise n'avait pas la faculté d'y veiller, elle serait impuissante à remplir son devoir.

" Cette direction, que revendique l'Eglise, renferme le droit pour ses ministres de juger avec la commission scolaire de la capacité et de la moralité du maître, d'examiner les livres dont celui-ci se sert à l'école, la méthode à suivre pour les différentes branches, et enfin de visiter l'école selon les règles de la prudence. Ce caractère même de l'école et les fonctions du curé proclament ce droit. Il est donc certain que celui-ci, comme ayant l'autorité prépondérante en cette matière, est de droit à la tête de l'école. Ce droit lui est inhérent; il ne l'emprunte ni aux parents, ni à l'autorité civile. C'est donc avec infiniment de raison que le concile de Trente a rangé les écoles au nombre des lieux de piété que les évêques ont droit de visiter." (Sess. XII, c. 8.)

UNE FÊTE DE NOËL SOUS JACQUES CARTIER

Par M. ERNEST MYRAND.

Ce livre a eu l'honneur d'être tenu sur les fonts par l'honorable P. J. O. Chauveau : la critique qu'il en fit, il y a deux ans, dans le *Canada français* est même un des derniers services qu'ait rendus aux lettres canadiennes celui qu'on a nommé le Père de notre littérature. Critique et patronage ont porté bonheur au nouveau né, lequel fait, cette année, sa seconde entrée dans le monde littéraire avec une complexion plus ferme, des traits plus nettement dessinés, une taille grandie, autant de grâce ingénue et pas moins de fraîcheur.

Savez-vous, me disait, ces jours passés, un grand lecteur, savez-vous que ce livre est vraiment beau ? quel feu roulant de pensées, quel entrain, quelle verve ! ah ! ces Français, ces Français ! comme ça vous empoigne !

— Pardon, je crois que vous faites erreur

— Moi ! comment ? en quoi ?

— L'auteur n'est pas un Français.

— Vous vous moquez ?

— Je suis très sérieux : M. Myrand est un Canadien.

— Bah ! vous m'en direz tant ! au fait, vous savez, j'ai lu son livre à la course, c'est une première impression que je vous donne, vous comprenez ?

Eh ! oui, je comprends, tout le monde comprend : ce brave Jean Baptiste était tout confus d'avoir trouvé beau un livre du pays, il s'en défendait comme d'une déloyauté et se hâtait piteusement de se déjuger, craignant de baisser dans l'estime d'autrui.

Hélas ! combien de nos compatriotes partagent cet indigne préjugé ! combien s'extasient, de pure confiance, devant le premier imprimé venu, s'il vient de France, et réprouvent, sans examen, les produits de notre littérature comme s'ils étaient nécessairement de mauvaise provenance.

Pourtant, si, dans la plupart des œuvres d'imagination qu'un vent funeste pousse de tous côtés vers notre Canada, nous faisons un

trriage consciencieux, rejetant tout ce qui est vieux et usé, tout ce qui est avarié ou malsain, toutes les fadaïses et les redites que les auteurs se passent de main en main depuis un demi-siècle, nous resterait-il de quoi faire un volume ?

Je le sais, notre littérature n'a pas encore donné la mesure exacte du génie national ; mais les genres qui, jusqu'ici, ont été essayés par nos écrivains, leur ont assez bien réussi ; leur succès eût été plus complet, leur talent serait plus mûr, leur goût plus épuré, s'ils s'étaient moins nourris des fruits gâtés de la librairie étrangère.

Nous avons beau dire, c'est la fiction qui a détérioré notre tempérament intellectuel, c'est elle qui a retardé notre croissance littéraire. A force de nous assimiler les contes et nouvelles que nous servent quelques désœuvrés de Paris, nous avons perdu le goût et l'appétit des études sérieuses.

Quoi qu'il en soit, le mal est fait, la vogue est aux lectures légères, il faut subir la vogue. Peut-être en sera-t-il de cet engouement comme de beaucoup d'autres caprices populaires : une main habile et forte le conduira peu à peu à un but plus élevé que la satisfaction illusoire de la sensualité, et profitera de l'élan donné pour populariser des connaissances utiles.

Quand ce résultat aura été clairement obtenu, nous pardonnerons à la fiction le tort qu'elle nous a causé, mais nous faisons, dès aujourd'hui, des vœux pour que cette littérature hybride n'occupe pas dans notre histoire une trop longue période.

En désirant cette restriction, nous n'avons aucune arrière-pensée d'enlever quoi que ce soit à la légitime renommée que se sont acquise plusieurs auteurs en plaçant leur belle imagination au service de la science, de l'histoire, de la géographie. Nous devons à Jules Verne trop d'aimables récréations pour que nous songions à lui garder rancune des libertés qu'il a prises avec notre histoire nationale ; d'ailleurs, si cet écrivain nous fait sourire de pitié sur *Famille sans nom*, il en est d'autres qui ont su mettre à contribution les données héroïques de nos véritables annales et s'en servir à la fois pour leur gloire et pour notre avantage ; entre ces derniers, M. Myrand, par son livre *Une Fête de Noël*, s'est créé une position enviée.

Ce livre, comme le dit l'auteur, est la paraphrase littéraire d'un document archéologique, la *Relation du second voyage de Jacques-Cartier* ; mais sous la baguette magique d'une imagination aussi féconde que brillante, cette paraphrase est toute une création. C'est un tableau vivant. A la clarté indécise des étoiles comme à la

lumière dorée des cierges, ou aux rutilantes lueurs des torches de résine sur la berge glacée de la rivière Lairet, comme dans l'entrepont des caravelles, Cartier et ses compagnons revivent sous nos yeux cette nuit de Noël 1535, ils reprennent une à une toutes leurs joies et toutes leurs tristesses, leurs regrets et leurs espérances. Et, pour que rien ne manque à l'autorité historique du récit, toujours l'abbé Laverdière, revenu du tombeau exprès pour nous servir de cicérone, toujours l'abbé Laverdière explique, commente, interprète les faits et les gestes de l'équipage.

Le premier coup d'œil est dû, comme de raison, à la nef-générale, la *Grande-Hermine*, transformée, pour la circonstance, en chapelle étincelante de lumineaire. C'est le moment de la messe de minuit : les marins sont à genoux au pied de l'autel ; ils prient, ils chantent ; ils chantent les hymnes sacrées de l'Eglise et des cantiques ingénus, et leurs âpres voix ne déparent point les naïves tendresses des noëls bretons. Ils songent à la patrie absente, et des regrets émus noient d'amertume leurs ressouvenirs. " Par attendrissement de pensées heureuses, des larmes chaudes tombaient furtives sur ces barbes hérissées. Des sourires indéfinissables, des rictus étranges contractaient ces bouches nerveuses, dont les lèvres bégayantes tremblotaient comme de petits visages d'enfants prêts à pleurer."

Tandis que Cartier prie dans le saint lieu, l'occasion est favorable pour rappeler les motifs qui ont déterminé ce capitaine à se charger de cette entreprise de découverte, et François Ier à la lui confier. L'auteur s'en aperçoit, et il nous fait plaisir de voir que contrairement à certain soi-disant historien, pour qui ni le roi chevalier ni le noble Malouin ne seront jamais des hommes à larges vues, M. Myrand constate que le premier mobile de l'expédition fut le désir de porter la foi catholique à des peuples infidèles. " Jacques Cartier, dit-il, prenant possession du Canada au nom de Jésus-Christ, lisait, en guise de proclamation royale, la Passion du Sauveur du monde, croyant, en son âme et conscience, ne pas trahir son maître temporel en reconnaissant à Dieu la domination première, absolue, l'empire éternel d'un pays plus grand que l'Europe.

" Il ne venait pas, il est vrai, apprendre aux naturels farouches de ce sauvage pays l'art infernal des *traiteurs*, l'amour maudit de l'argent, mais il apportait, à l'encontre de la rapacité portugaise, l'abnégation évangélique ; en retour du féroce esclavage espagnol, l'incomparable liberté chrétienne ; il opposait au lucre ignoble du commerce européen de l'époque, l'apostolat, généreux dans tous les

temps, des missionnaires catholiques. Il apportait enfin la grande, l'inestimable nouvelle de l'Évangile, pour laquelle seule la Providence avait permis, avait voulu la découverte du Nouveau Monde."

Cette vue nous paraît assez large, même pour un esprit royal, tant pis pour les petites cervelles, si elle les fait éclater.

De la nef-générale à la *Petite-Hermine* le passage est brusque, le changement complet de tout le décor nous saisit de malaise, nous entrons dans un hôpital. Frappés, terrassés par le terrible scorbut, les matelots gisent entassés dans la chambre des batteries. C'est le séjour des plaintes, des souffrances, du délire furieux, des accès intermittents du désespoir et de la confiance. Ici encore l'image de la patrie absente occupe toutes les pensées, remue d'enthousiasme tous les cœurs.

Mais c'est dans l'*Émérillon*, la plus petite des trois nefs, qu'il faut pénétrer pour assister au spectacle le plus attendrissant : ce vaisseau a été transformé en chambre des morts ; là, repose le corps de Philippe Rougemont, le plus jeune des marins de l'équipage. " Il n'avait point de linceuil, mais il était couché dans sa bière sur un lit épais de branches de sapin. La tête reposait sur un oreiller où le duvet était remplacé par des rameaux de cèdre. . . .

" Et la pensée me vint que ce malheureux avait une mère ; qu'elle était, à cette heure même, dans quelque obscure chapelle de hameau, au fond de la Bretagne ou de la Normandie, à genoux devant une de ces naïves *étables de Bethléem*, toutes étoilées de lumières et peuplées en même temps de bergers et d'agneaux, d'anges et de mages. Sur la paille fraîche de son berceau l'Enfant Jésus souriait à cette pauvre femme, lui tendait ses petits bras avec une ravissante *mi-gnardise*, comme autrefois, *cet autre*, le premier-né de son sang, qu'elle regardait dormir au foyer de sa chaumière. . . .

Puis revenue de l'église et après le *réveillon* traditionnel, "elle-même endormie rêvait que les trois vaisseaux de Cartier, voiles hautes et mâts pavoisés, entraient dans le port de Saint-Malo, au bruit des cloches et des salves, avec tous les équipages de la flotille ; et plus haut, dominant les clameurs de la foule sur les quais et les vivats des équipages des navires en rade, il y avait pour elle une voix grêle, une voix enfantine criant : " Mère ! mère, me voici, il n'y a plus d'exil ! "

Et après la consolante illusion du rêve, la triste et poignante réalité. La *Grande-Hermine* rentre au port : " Ce sera un grand et cruel

crève-cœur lorsqu'on dira à cette femme que son Philippe n'est pas à bord du vaisseau-amiral."

"L'Émérillon arrive. C'est le plus vieux comme le plus petit des trois vaisseaux. Pauvre mère ! L'enfant attendu n'y est pas encore ! Et puis, voyez-vous, il y en a qui disent, par la ville, que vingt-cinq des *principaux et bons maîtres compagnons mariniers* sont restés là-bas, sous la terre, à cause du scorbut. Cette fois le cœur saigne beaucoup dans la poitrine de la crucifiée. . . . Oh ! lequel d'entre vous, camarades survivants de Philippe, aura le courage de lui dire que le *Courlieu* a été abandonné à Stadaconé. . . . faute de bras pour la manœuvre ?"

Il y a des pages et des pages de cette navrante élegie. C'est, à notre humble avis, l'endroit le mieux réussi de tout le volume. Il y règne partout une mélancolie douce et résignée, une musique des mots solennelle et plaintive qui s'épanche sans effort et s'écoule uniformément sans paraître s'épuiser.

Si nous faisons la critique de cet ouvrage, nous devrions, en toute justice pour l'auteur, nous arrêter longtemps sur ce chapitre et en étudier à fond la pensée, le sentiment, le style et l'ordonnance ; nous ne manquerions pas non plus de dire quelques mots de la brillante description d'une aurore boréale, description qui peut facilement soutenir la comparaison avec les meilleurs morceaux du genre ; mais nous n'avons d'autre dessein que d'annoncer la seconde édition de ce livre et d'attirer sur elle l'attention des lecteurs de la *Revue*.

Nous citerons pour terminer les paroles par lesquelles l'honorable M. Chauveau résumait sa critique d'*Une Fête de Noël* : " On ne saurait, disait-il, trop applaudir aux nobles sentiments qui ont inspiré M. Myrand, à l'élégance et à la vigueur de son style, à la richesse de son imagination, au talent de mise en scène dont il a fait preuve ; on ne saurait non plus trop louer ses patientes recherches, ses études consciencieuses et le souffle patriotique qui traverse tout son récit."

D. de D.

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

LES FOURMIS

Parmi les insectes, il en est qui vivent en société, et qui exécutent divers travaux pour leur bien commun ; de tous temps, les fourmis, les abeilles ont été connues, célèbres pour leur activité, leur industrie collective ; mais depuis un siècle surtout, on les a étudiées avec le plus grand soin.

L'historien des fourmis est Pierre Huber, fils de François Huber, l'historien des abeilles : son livre, publié en 1810, fut une révélation de ce petit monde qu'il a si bien étudié.

D'après ses observations, il n'y a chez les fourmis ni roi, ni reine, ni commandants ; mais guidée par l'instinct, chacune remplit sa tâche avec adresse, avec ardeur ; et sans entente préalable, il y a un merveilleux concours de travaux pour une fin commune. Toutes ne travaillent pas, cependant il y a dans leur petite république des mâles et des femelles qui ont des ailes, et des neutres qui n'en ont pas. A ces fourmis neutres beaucoup plus nombreuses sont réservés les travaux.—D'abord ces ouvrières sont architectes ; elles disposent des bûchettes de manière à former des chambres, des corridors où la circulation leur est facile, des étages superposés assez solidement pour ne pas s'affaisser les uns sur les autres.—Ensuite, elles sont nourrices, elles font des excursions, cherchent des matières sucrées qui font leurs délices, le miel, le suc des fruits, les sirops ; elles se gorgent de cet aliment, reviennent au logis où elles font part de leur provision aux jeunes larves qui viennent d'éclore. Elles aiment surtout la liqueur sucrée que secrètent certains pucerons, et vont les caresser de leurs antennes pour en obtenir cette liqueur. Quelques fourmis transportent même ces pucerons dans leur demeure, les y nourrissent et les traitent fort bien ; ce sont pour elles autant de vaches laitières fort appréciées.

Enfin, parmi les fourmis, il en est de guerrières. P. Huber en a observé qui allaient s'emparer des larves d'une fourmilière d'espèce différente, et après le combat, il les vit s'en aller avec leur proie. Ces conquérantes sont bien armées pour la guerre, mais elles sont incapables de pétrir la terre, de construire des loges, de nourrir leurs propres larves ; pour y suppléer elles vont s'emparer des nymphes d'ouvrières qui feront pour elles tous ces travaux. Elles ont même la précaution de ne pas prendre des ouvrières adultes qui ne se feraient pas à l'esclavage, mais quelques-uns de ces cocons d'où sortiront des ouvrières, et celles-ci écloses chez ces amazones conquérantes, soignent leurs larves comme celles de leur propre espèce.

LES GUÊPES.

Quelle que soit l'industrie des fourmis, les guêpes et les abeilles se montrent beaucoup plus habiles dans leurs constructions.

Les *guêpes cartonnières* forment des colonies annuelles. Celles qui survivent aux froids de l'hiver bâtissent pour chacun de leurs petits une cellule hexagonale, et ces alvéoles juxtaposées avec ordre forment un gâteau très régulier. Elles construisent plusieurs de ces gâteaux, et les entourent d'une enveloppe commune. Cette enveloppe est fabriquée avec de la râpure de bois réduite en pâte, puis étalée de manière à former comme des feuilles de carton, si bien que Réaumur proposait aux industriels de fabriquer du papier d'après cette méthode, et les Suédois le font aujourd'hui ; ils expédient même une grande quantité de bois réduit en pâte pour servir à faire du papier commun. (Milne Edwards, *Zoologie*, XII, *Instinct des animaux*, p. 23.)

LES ABEILLES.

Les Hyménoptères, (dont les quatre ailes sont membraneuses,) contiennent un groupe d'insectes si semblables à nos abeilles qu'on les appelle tous Apiaires ; tous se nourrissent de miel, tous en donnent à leurs larves ; mais quelle diversité d'industries !

L'abeille *maçonne* se construit une demeure sur un mur exposé au soleil : c'est un amas solide de mortier et de sable dans lequel l'insecte ménage une dizaine de cellules parfaitement lisses. Dans chacune l'abeille dépose un œuf et une provision de miel : cette provision est si bien calculée que la petite larve y trouvera toute la quantité de miel nécessaire à sa vie, à sa croissance, jusqu'au jour

où commenceront ses métamorphoses. Quand la jeune abeille a subi ses transformations, elle doit percer un trou dans le mur qui l'enferme : vrai travail de maçon, car la construction est dure et solide comme la pierre ; une abeille-maçonne peut seule s'en tirer, et elle s'en tire fort bien.

L'abeille *empileuse* ou découpeuse fait son nid dans la terre ; elle y creuse un trou en forme de tube et des chambres qui deviennent autant de cellules ; puis elle taille des feuilles de rosier, en tapisse toutes ces cellules, y dépose ses œufs avec des provisions de miel, ferme cette logette et s'en va.—La *tapissière*, plus coquette, découpe les pétales rouges du pavot pour en tapisser les appartements où ses œufs doivent éclore.

L'abeille à *manchettes* fait plus encore : pour garnir ses chambrettes elle fabrique une sorte de papier de soie ; elle recueille le poil cotonneux qui recouvre certains végétaux, le carde au moyen des brosses raides de ses pattes, et l'enduit d'une matière glutineuse ; ce tissu soyeux, plus fin que la baudruche, est ensuite tendu sur les parois des cellules où ses larves se développeront.

(P. Haté, *Études*, avril 1879, p. 508.)

Et nos abeilles, *les abeilles* par excellence, qui ne connaît leur industrie et leurs travaux, la régularité de ces rayons, des ces alvéoles où naissent leurs larves, où se dépose leur miel ? Des mathématiciens ont calculé sous quel angle doivent se rencontrer les côtés d'une cellule hexagonale avec les plans du fond, pour offrir le plus grand espace possible et la plus grande économie de matériaux ; les abeilles ont résolu pratiquement ce problème comme le meilleur géomètre.

Darwin, qui prétendait tout expliquer par des causes mécaniques, disait que les abeilles font des alvéoles si régulières, parce que chacune les fabrique à la grandeur de son corps ; qui donc les guides à faire des cellules beaucoup plus grandes pour les mâles (deux cinquièmes en plus, dit Milne Edwards, *Zoologie*, t. XII, p. 31), à les faire plus grandes encore pour y élever les jeunes reines ? Qui leur apprend à remédier aux accidents, si quelque cause vient déranger leurs constructions ?

François Huber, le célèbre historien des abeilles, distingue avec raison quatre sortes de sujets dans leur petit royaume, la reine, les bourdons, les cirières et les nourrices.—Les cirières ont seules la faculté de sécréter la cire ; les nourrices, plus petites et plus faibles, vont à la récolte du pollen, préparent la pâte miellée nécessaire aux jeunes larves, sculptent les cellules dont les cirières leur préparent

les matériaux ; elles ont même le secret de changer une ouvrière en reine, par une alimentation spéciale, quand la reine périt ou disparaît.

Les ouvrières, cirières ou nourrices, ont les pattes postérieures adaptées à leurs travaux ; ces pattes possèdent une brosse pour recueillir le pollen des fleurs, et une espèce de corbeille pour le recevoir. La reine et les bourdons ne sont pas outillés de la sorte ; ils sont nécessaires pourtant car, sans leur concours, point d'œufs, point de larves, point de postérité.

Les darwinistes disent que les espèces se transforment peu à peu pour se perfectionner sans cesse ; comment se fait-il que ces quatre espèces qui peuplent une ruche se soient transformées simultanément avec tant d'harmonie que toutes s'aident, se complètent, se donnent le secours dont elles ont besoin ? Si tout s'explique par des chances, par des rencontres heureuses, il faut avouer qu'elles abondent dans la petite république des abeilles.

Pour expliquer les industries des insectes, des animaux, les transformistes recourent encore à la transmission des habitudes acquises aux nouvelles générations ; une matière déjà façonnée, disent-ils, tend à conserver sa forme, ses aptitudes, même dans un sujet nouveau. Mais ici encore, nous trouvons un fait qui cadre mal avec cette explication. Celles des abeilles qui se montrent si habiles, si industrieuses, sont précisément les neutres, les individus stériles ; il en est de même parmi les fourmis ; leurs ouvrières sont stériles aussi ; singulière façon d'assurer la transmission des habitudes et des industries, que de faire périr, à chaque génération, sans aucune postérité, tous les individus qui possèdent ces précieuses habitudes !

Dans les faits que nous venons de citer, on peut voir que le travail de l'insecte ne tend pas seulement à son bien propre, à sa défense, à sa conservation ; son instinct sait aussi chercher le bien, de l'espèce, et rien de plus remarquable chez eux que ce soin de pourvoir aux besoins d'une postérité qu'ils ne verront jamais.

Aux larves qui sortent des œufs déposés par les insectes, il faut une nourriture spéciale, différente pour chaque espèce ; cette nourriture doit être à leur portée dès le moment de l'éclosion, car ces frêles vermineux ne sauraient la chercher au loin. Guidée par un instinct admirable, la mère pourvoit à tout ; elle sait choisir l'aliment qui convient à ses petits, elle sait le préparer, le placer près de ses œufs, faire en sorte que le petit ver à peine éclos soit pourvu de tout en abondance.

Citons quelques exemples :

L'odynère des murailles, guêpe solitaire, creuse dans le sable un trou cylindrique, ou se ménage dans quelque mur une cavité au fond de laquelle elle dépose un œuf. Ensuite elle va chercher des petites chenilles vertes qu'elle porte près de cet œuf, en accumule ainsi dix ou douze, juste ce qu'il faut pour la nourriture de sa larve, puis elle ferme l'ouverture de cette cavité. La petite larve, abondamment pourvue, se développe, subit ses métamorphoses, et devenue guêpe parfaite, elle perce la cloture de sa prison pour s'envoler. (Jéhan, p. 363.—*Harmonies de la Création*.)

L'odynère de la ronce creuse plusieurs loges dans quelque tige de ronce, dépose un œuf dans chacune de ces loges, et l'entoure de chenilles pyrales; grâce à ces provisions la larve grandit et, lorsqu'elle va passer à l'état de chrysalide, elle tapisse sa loge, la recouvre de deux tuniques de soie séparées par un peu de moëlle de ronce, et se transforme dans cette douce prison. Chose remarquable, ce sont les guêpes provenant des œufs pondus les derniers qui se trouvent formées les premières; disposition fort utile, car celles qui naissent des premiers œufs occupant le fond de la galerie, ne peuvent sortir que les dernières. (*Revue des questions scientifiques*, 1883, p. 358.)

On sait que sur le chêne il se produit souvent de petites pommes que l'on appelle les galles du chêne; ouvrez-les, vous y trouverez tantôt un ver, tantôt une mouche; cette mouche appartient à la famille des *cynipides*, et ce ver dont elle provient produit la galle des chênes.—Pour l'alimentation du ver des cynips, leur œuf doit être déposé soit dans un bourgeon, soit dans une feuille, là où les cellules molles abondent; comment enfoncer l'œuf à la profondeur convenable? Pour cette opération, le cynips est muni d'une tarière propre à percer le bois, et cette tarière est en même temps un petit tube par lequel l'œuf glisse et va se déposer au lieu voulu. L'organisation de cet appareil perforant est un vrai chef-d'œuvre, dit la *Revue des questions scientifiques* (1883, t. XIV, p. 570); suivant que l'aiguillon doit percer l'écorce dure du chêne, ou les feuilles encore tendres, il est pourvu de muscles plus ou moins puissants, et toujours si bien proportionnés à sa tâche, que la structure de cette tarière est le meilleur caractère distinctif de l'espèce.

Parmi les Hyménoptères, il est un grand nombre de mouches à scie, munies d'une tarière en forme de scie pour faire une place à leurs œufs. Ainsi l'hylotome du rosier en possède une, de deux à trois millimètres de longueur, armée de 15 à 20 dents d'une régularité parfaite; quelquefois, ces dents sont elles-mêmes dentelées.

En général, quand une mouche à scie veut déposer ses œufs, avec cet instrument elle pratique une série d'entailles dans le pédicule d'une feuille, ou dans la tige d'un arbrisseau ; puis dans chaque entaille elle dépose un œuf et le recouvre d'un enduit qui sert à le fixer, à le protéger ; du reste, la scie est plus ou moins longue, plus ou moins forte suivant le travail que l'insecte doit faire, et la dureté du végétal à entamer. (M. Blanchard, p. 314.)

Anesthésie de la proie des insectes.—Ce n'est pas tout : Depuis quelques années, l'observation des insectes a fait découvrir chez plusieurs espèces une autre science pratique plus curieuse encore, celle de paralyser, d'anesthésier les victimes destinées à leurs larves.

Le *Cosmos* (12 et 19 juillet 1886) en décrivait un exemple remarquable.

La scolie à double bande.—M. H. Fabre a consacré de longues années à l'étude de quelques insectes, des Hyménoptères spécialement, et ses travaux lui mériteraient une place à côté des Réaumur, des Huber. Voici quelques-unes de ses observations sur la scolie à double bande (Hyménoptère, ou grosse mouche présentant deux bandes sur son corps.) Le plat que la scolie prépare à ses petits est un gros ver, la larve de la cétoine. Mais combien de conditions sont requises pour cette préparation ! Il faut d'abord que la larve roulée fortement sur elle-même s'ouvre spontanément, car l'œuf de la scolie doit être posé sous son ventre, et ne peut l'être que là ; il faut que cette larve soit rendue immobile, pour ne pas détruire l'œuf, ni gêner la jeune scolie dans son festin ; il faut que la victime immobilisée conserve la vie, car sa chair morte deviendrait un poison. La plupart des Hyménoptères carnivores résolvent ce triple problème en perçant de leur dard empoisonné les flancs de leur victime ; mais chaque espèce a sa manière d'enfoncer le poignard, et il le faut, car la situation des centres nerveux, principes du mouvement, varie avec la proie à dévorer. La chenille de la cétoine a ses centres nerveux réunis en un point situé entre les pattes postérieures ; d'un seul coup, la scolie les atteint tous à la fois, et sa victime est immobilisée pour toujours. L'œuf est alors déposé ; quand il éclot, la nourriture est prête, la jeune scolie se met à dévorer sa proie vivante, et son festin doit se prolonger une quinzaine de jours. Mais ici un danger se présente ; si la chenille paralysée meurt avant ce terme la scolie est perdue, son aliment sera changé pour elle en un poison mortel. La scolie sait éviter ce danger ; malgré sa voracité, elle n'attaque aucun des organes nécessaires à la vie, elle avance avec une telle sûreté

dans son œuvre, que la proie reste vivante jusque vers la fin de son repas prolongé.

“ Quel art délicat et périlleux, dit M. Fabre, que celui de manger, chez ces larves carnassières approvisionnées d'une pièce unique dont elles doivent faire leur curée une quinzaine de jours, sous la condition expresse de ne la tuer qu'aux derniers moments ! Notre science physiologique pourrait-elle tracer sans erreur la méthode à suivre dans la succession des bouchées ? Comment un misérable ver a-t-il appris lui-même ce que notre savoir ignore ? ” — Par l'habitude acquise et développée chez les ascendants, répondent nos darwinistes, qui voient dans l'instinct un héritage, une habitude transmise. — Mais ici, voyez si la chose est possible ; si le savant procédé dont nous venons de parler n'a pas été suivi dès la première génération avec une parfaite exactitude, la première scolie n'a pu croître, n'a pu laisser de descendance ; dès l'origine, elle a dû déployer une habileté parfaite, car un seul coup de dent mal dirigé suffisait pour causer la mort de sa proie et la sienne propre ; impossible donc de recourir à de longs essais pour arriver au but ; dès le commencement, ce dut être la perfection de l'art ou la mort. Mais combien de conditions unies dans cet art ! “ Le choix de la proie, le point où la larve est poignardée, la direction et la profondeur du coup, la longueur du poignard, la qualité de son poison, la situation de l'œuf sur la larve en léthargie, les coups de dent de la jeune scolie, l'ordre dans lequel elle les donne, l'intensité, la durée de son appétit, tout cela demande la précision la plus rigoureuse ; le moindre écart, c'est l'anéantissement de la jeune postérité. ” (M. Fabre.) Comment cet ensemble de précautions savantes pourrait-il s'obtenir par une suite de tâtonnements se succédant au hasard ?

Le pompile. — Cet art de la scolie pour paralyser sa victime se retrouve chez un grand nombre d'espèces, mais il varie selon les conditions de la proie à frapper. L'araignée n'a qu'un seul centre de nerfs moteurs ; un seul coup la paralyse. Ainsi, au Texas, le *pompilus formosus* est appelé le tueur de tarentules ; il frappe en effet de son dard ces grosses araignées, vise avec une précision parfaite le centre moteur, et l'insecte immobilisé sert de nourriture à la larve du pompile.

Le bembex rostré. — Le bembex rostré, semblable au frelon, s'attaque à la mouche dorée de la viande, la stupéfie, dépose son œuf dans le corps de cette mouche et l'enterre ; mais cette proie ne suffit pas à sa larve ; le bembex, au temps voulu, va rouvrir le terrier, y dépose

une proie plus copieuse, et pendant 15 jours répète cette manœuvre, jusqu'au moment où sa larve se métamorphose.

Chez d'autres chenilles, il y a plusieurs centres de mouvement, plusieurs ganglions ou renflements de nerfs moteurs ; pour les paralyser, il faut donc introduire une pointe très fine dans chacun de ces ganglions, par ce stylet y introduire la substance hypnotisante ; un vivisecteur de première force n'y parviendrait pas. L'ammophile le fait d'emblée et sans aucune hésitation.

L'ammophile.— L'ammophile est semblable à une guêpe allongée ; ses pattes antérieures lui servent de râpeaux, ses mandibules, de pioches et de tenaille ; elle se creuse un terrier, tube vertical terminé par une cellule où près de son œuf, elle dépose une proie engourdie. Cette proie, l'ammophile la choisit parmi les chenilles de la betterave ou du chou, ou parmi les noctuelles des moissons ; elle s'attaque donc à celles qui sont les plus redoutables pour l'agriculture. Quand elle a creusé son terrier, elle part pour la chasse, et ne craint pas de s'attaquer à des chenilles dix fois plus grosses que son propre corps. Campée sur son dos, elle se replie, frappe de son dard chacun des anneaux de sa victime, et perce à coup sûr chacun des ganglions nerveux qui commandent les mouvements. L'opération terminée, l'ammophile emporte sa proie, et telle est sa vigueur qu'elle entraîne parfois des chenilles dont le poids est dix ou quinze fois le sien. Voilà comment elle procure à sa larve une proie endormie, une chair fraîche et vivante, et dans une mesure suffisante pour assurer son plein développement. (*Revue des questions scientifiques*, 20 avril 1887.)

Beaucoup d'autres Hyménoptères exercent une industrie semblable, par exemple l'ichneumon, mouche vibrante, qui perce de son dard et prépare à ses larves une multitude de chenilles ; par exemple encore, le sphex des sauterelles, grande guêpe qui s'attaque à ces insectes nuisibles, leur donne trois coups de poignard, parce que la sauterelle a pour moteurs trois centres nerveux. Ces espèces parasites rendent de grands services à l'agriculture, car leur présence, leur action suffit pour empêcher la multiplication excessive des chenilles nuisibles aux plantes, aux moissons. Des coléoptères bien cuirassés n'échappent pas à leurs coups ; ainsi, par exemple, ces gardiens armés pour la défense de nos greniers piquent les charançons au défaut de la cuirasse, c'est-à-dire entre les articulations, et déposent leurs œufs dans cette proie paralysée. (Blanchard, p. 331.)

RÔLE DES INSECTES

Si nous cherchons, en terminant, quel est le rôle des insectes dans la nature outre les avantages multiples déjà signalés, ils semblent chargés de la voirie publique dans le règne animal, et destinés à faire disparaître les restes des corps en décomposition qui infecteraient l'air de leurs miasmes empoisonnés ; ils ont du moins la tâche de parfaire l'œuvre commencée par des voraces plus puissants.

Lorsque le lion, le tigre ont dévoré la plus grande partie de leur proie, les vautours arrivent, ils attendent respectueusement à distance que ces terribles représentants de la race féline aient assouvi leur faim, puis ils viennent déchiqeter les restes de la victime. Lorsqu'ils se sont retirés, les insectes, les mouches, les fourmis, etc., s'approchent à leur tour, recueillent délicatement les moindres parcelles délaissées, et bientôt il ne reste plus trace de chair sur les os desséchés.

Plus le climat est chaud, humide, plus la décomposition des matières organiques est fréquente, rapide, et funeste à la plupart des animaux vivants ; plus aussi les insectes sont nombreux et voraces dans ces contrées pour suffire à leur tâche.

Jetez un coup d'œil sur ces humbles agents de la voirie publique ; voyez par exemple ces mouches dorées que les savants appellent stercoraires, ou ces scarabées qu'on nomme jardinières ; pas une tache sur leur élégante parure ; les ailes, les anneaux de ces mouches, les élytres de ces scarabées miroitent à la lumière étincellent de reflets métalliques, et surpassent les plus beaux bijoux par leur finesse et leur éclat ; n'est-ce pas une merveille de beauté, de propreté dans ces humbles fonctions ?

Même les vers de terre ont leur rôle et leur utilité. Ils avalent les feuilles tombées et les autres détritrus qui jonchent le sol, ils transforment ces restes ; grâce à leur action, ces débris végétaux deviennent l'humus le plus délicatement élaboré pour la nourriture des plantes, des germes confiés à la terre. Chacun ne ramène par jour qu'un demi-gramme de matière à cette forme, mais comme il y a souvent plus de cent mille vers sur un hectare, cela fait plus de 50 kilogr. par jour, plus de 10 mille kilogr. en 200 jours ; c'est un trésor pour un champ, pour une prairie.—Il n'y a donc pas lieu de dire à ces vermisseaux ce que le lion de La Fontaine disait au moucheron :

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre !

Le ver n'est pas un excrément de la terre, c'est l'inverse qui est l'exacte vérité.

LE PRINCIPE DE L'ORDRE,
D'APRÈS LES FONDATEURS DE L'ENTOMOLOGIE.

Nous voulions montrer que dans les animaux les plus faibles, les plus méprisés, l'organisation, les instruments de travail, les industries, sont des œuvres d'art, et présentent de nombreux caractères d'ordre, de finalité. Les faits, les observations que nous venons de rapporter suffisent pour le prouver, ce nous semble ; et ces faits, on pourrait les multiplier à l'infini, car chaque jour les observateurs en signalent de nouveaux. Si les organismes qui nous les présentent sont faibles, petits, microscopiques, est-ce une raison pour les mépriser ? Une machine, une montre a-t-elle moins de valeur, parce que l'artiste en a réuni tous les éléments, tous les rouages dans un espace dix fois, cent fois plus petit ? Si déliés que soient dans les insectes les caractères indices d'une cause intelligente, ils sont d'une netteté, d'une précision parfaite, d'une clarté qui brille aux yeux de tout observateur sérieux, et les créateurs, les princes de la science entomologique sont les premiers à le reconnaître, à le proclamer.

En 1793, un jeune homme se trouvait dans les prisons de Bordeaux ; traduit comme prêtre devant le tribunal révolutionnaire, il attendait la mort ou la déportation. Un jour, il apprend que l'un des proconsuls en mission dans cette ville est grand amateur d'insectes ; lui aussi les connaît et les étudie ; il en possède même un d'une espèce très rare, le *necrobia ruficollis* ; il trouve moyen de le faire savoir au puissant proconsul. Celui-ci, poussé par l'amour de sa science favorite, fait venir chez lui le prisonnier ; tous deux parlent d'entomologie, et bientôt le terrible juge, reconnaissant la science profonde de ce détenu, devient son ami, et se décide à le sauver. Il lui délivre un certificat de civisme très articulé, l'envoie à Paris avec des lettres de recommandation et, là, le prêtre put attendre en sécurité des jours meilleurs.

Latreille, c'était le nom de ce jeune homme, fut chargé de l'arrangement méthodique des insectes au Muséum d'histoire naturelle, et par ses travaux continués sans relâche pendant plus de trente ans, par ses découvertes, il est devenu le prince, le législateur de l'Entomologie. "Latreille, dit M. Blanchard, (p. 33), est à jamais l'auteur de la partie méthodique de cette science ; en 1796, il disposa les insectes d'après les principes de la méthode de Jussieu... Quelques années plus tard, il offrit une exposition si exacte des caractères des Insectes, des

Arachnides et des Crustacés, que les recherches modernes n'ont amené que des modifications secondaires. ”

Que pensait donc Latreille du principe de l'ordre dans cette partie du règne animal qu'il a si bien étudiée ? “ Les lois qui régissent les sociétés des insectes, dit-il dans son cours d'*Entomologie*, p. 266, celles mêmes qui nous paraissent les plus anormales, forment un système combiné avec la sagesse la plus profonde, et ma pensée s'élève avec un respect religieux vers cette Raison éternelle qui, en donnant l'existence à tant d'êtres divers, a voulu en perpétuer les générations par des moyens sûrs et invariables dans leur exécution, cachés à notre faible intelligence, mais toujours admirables. ” Et Latreille repoussait avec dédain tout système qui attribuerait au hasard la structure des insectes, ou qui admettrait “ des lois sans vouloir en reconnaître le suprême Ordonnateur. ”

Le savant Réaumur, au siècle dernier, consacra une grande partie de sa vie à l'observation des insectes, et publia six volumes considérables sur leur structure, leurs mœurs et leurs industries ; il appréciait, comme plus tard Latreille, l'ordre qui règne dans cette partie de la création. “ Pourquoi, dit-il, craindrions-nous de trop louer les ouvrages de l'Être suprême ? ” “ Une machine nous paraît d'autant plus admirable, elle fait chez nous d'autant plus d'honneur à son inventeur, que si, tout en étant aussi simple que possible par rapport à la fin à laquelle elle est destinée, il entre dans sa composition un plus grand nombre de parties différentes entre elles. Nous avons une grande idée de l'ouvrier qui a su réunir et faire concourir à la même fin tant de parties différentes et nécessaires. Celui qui a fait les machines animées que nous appelons insectes, n'a fait entrer dans leur composition que les parties qui devaient y être... Ce sont là des ouvrages qui ne donnent point de prise à une critique raisonnable, où il n'y a qu'à admirer, et plus les intelligences seront élevées, plus elles y découvriront de merveilles. ”

Les plus illustres représentants de la science actuelle ne parlent pas autrement que ces fondateurs de l'Entomologie. L'un d'eux, Milne Edwards, membre de l'Institut et de toutes les Sociétés savantes de l'Europe, écrivait en 1883 dans une étude sur les abeilles xylocoques ou charpentières :

“ A peine l'abeille xylocoque a-t-elle déployé ses ailes pour la première fois, qu'elle se met à l'œuvre pour construire la demeure dont ses enfants auront besoin. A l'aide de ses mandibules, elle creuse dans une pièce de bois bien exposée au soleil une longue galerie pour

servir de berceau ; puis elle va chercher sur les fleurs du pollen et des liquides sucrés avec lesquels elle prépare une sorte de bouillie qu'elle dépose au fond de sa galerie : c'est une réserve d'aliments destinés à son premier né, et l'approvisionnement est calculé de manière à ne rien comprendre de superflu, et à suffire à tous les besoins du jeune animal. Aussitôt que le magasin est préparé, elle y place son œuf, et ramassant alors la sciure de bois qu'elle avait rejetée de sa galerie, elle en fait une sorte de mortier pour murer le berceau. Le plafond de cette première cellule devient alors le plancher d'un second magasin de vivres où sera placé le second œuf, et la même série de travaux se renouvelle, jusqu'à ce que la mère ait utilisé la totalité de la galerie, dont chaque cellule contient un œuf avec les aliments destinés à nourrir la larve qui en sortira. Tout semble calculé avec une précision admirable pour répondre au besoin des générations futures, sans que l'insecte puisse avoir la moindre idée de l'utilité de ses actes."

Milne Edwards conclut : " On doit s'étonner qu'en présence de faits tellement significatifs et tellement nombreux, il puisse encore se trouver des hommes qui viennent nous dire que toutes les merveilles de la nature sont de purs effets du hasard, ou bien des conséquences forcées des propriétés générales de la matière, de cette matière qui forme la substance du bois ou la substance de la pierre ; que les instincts de l'abeille, de même que les conceptions les plus élevées du génie de l'homme, sont de simples résultats du jeu de ces forces physiques ou chimiques, qui déterminent la congélation de l'eau, la combustion du charbon, ou la chute des corps. Ces vaines hypothèses, ou plutôt ces aberrations de l'esprit que l'on déguise parfois sous le nom de science positive, sont repoussées par la vraie science ; les naturalistes ne sauraient y croire, et aujourd'hui, comme du temps de Réaumur, de Linné, de Cuvier et de tant d'autres hommes de génie ils ne peuvent se rendre compte des phénomènes dont ils sont témoins qu'en attribuant les œuvres de la création à l'action d'un Créateur." (*Revue des questions scientifiques*, avril 1883. p. 386.)

ART. III. LES MOLLUSQUES.

Au-dessous des Insectes, il est un autre type d'animaux qui, au premier aspect, semblent n'offrir qu'une masse informe, gélatineuse : ce sont les Mollusques. Les uns sont protégés par une coquille uni-

valve, comme les limaçons, les escargots ; les autres ont une coquille bivalve, qui s'ouvre et se referme, comme les moules, les huîtres ; d'autres enfin sont dépourvus de ce tégument extérieur, et n'ont qu'une tunique gélatineuse.

Y a-t-il aussi de l'ordre, des règles, des lois constantes dans cette partie infime du règne animal ? Quelques faits et quelques observations nous en feront juger.

Coquilles des Mollusques.— Si d'abord nous jetons un coup d'œil sur l'enveloppe extérieure dont la plupart sont munis, nous verrons que tout ne s'y fait pas au hasard, sans règle, sans utilité. Parmi ces Mollusques cuirassés, il y a des milliers d'espèces, et chacune a sa coquille spéciale, toujours la même pour l'espèce, et parfaitement adaptée à ses besoins, à sa conservation ; c'est une armure solide qui les défend contre leurs ennemis.

“ Les formes et les couleurs des coquilles, dit Woodward (*Manuel de Conchyliologie*, 1870, p. 12), répondent à quelque but particulier, obéissant à quelque loi générale, et bien des points semblent spécialement calculés pour exciter une admiration intelligente. ”

Quelle variété de formes et de grandeur ! Une foule d'espèces sont très petites, mais, dans les mers tropicales, quelques-unes atteignent de grandes proportions. Le *Tridacna*, coquille bivalve ornée de côtes rayonnantes, terminée par des dentelures profondes, croît sans cesse pendant plus d'un siècle ; dans l'église Saint-Sulpice, à Paris, deux valves de cette coquille servent de bénitiers ; elles pèsent plus de 200 kilogr. et pourraient servir de berceau pour un enfant.

Dans la cuirasse solide des Mollusques, tout est calculé pour l'utilité de l'animal, pour sa défense ; les univalves se collent avec force contre quelque mur, ou quelque rocher ; dans les bivalves, les deux parties s'ouvrent ou se ferment au besoin. Examinez les charnières de ces valves, presque toujours elles présentent une série de dents, de pointes délicates qui s'engrènent les unes dans les autres avec une parfaite précision.

A ces dispositions utiles, plusieurs coquilles unissent l'élégance des formes : tantôt leur hélice est contournée en spirale avec la plus grande régularité ; tantôt leurs valves présentent des filets, des stries, des cannelures d'une extrême finesse ; les détails de ce genre qui ornent le *cardium echinatum* (sur la grève de Jersey) pourraient le disputer aux ouvrages les plus délicats de l'orfèvrerie.

Organes des Mollusques.— A l'intérieur, ces Mollusques, que vous prenez d'abord pour une gelée informe, ont un organisme très com-

pliqué, un système nerveux, des yeux où l'on distingue, outre la rétine, une cornée transparente, un cristallin et divers liquides appropriés à la vision ; leur appareil digestif est complet ; leur tact très sensible et très délicat.

Ce qui est peut-être plus remarquable encore, chez un grand nombre, c'est la manière dont leur langue est armée. Cette langue porte une foule de petites dents disposées d'une manière symétrique, et peut leur servir de lime, de foret, d'organe préhenseur. Une espèce de limace possède une langue armée de 160 rangées de dents de 101 dents à chaque rangée (Woodward, p. 307) ; Une *succinea* présente 50 rangées de 65 dents chacune ; une *clausilia*, 125 rangées de 50 dents ; et Woodward cite un grand nombre de faits analogues. Il est vraiment curieux de trouver un organe si parfait, si compliqué, même dans les espèces les plus infimes.—Voyez, cette patelle : vous diriez, après l'avoir péniblement arrachée du rocher où elle se colle, que c'est une masse amorphe ; sondez l'intérieur, vous y découvrez un léger ruban qui se déroule, plus long que le corps de l'animal, et sur ce ruban vous apercevez des centaines de petites dents rangées avec la plus grande régularité ; c'est avec cette langue que la patelle râpe et prend sa nourriture sur les plantes qui l'entourent.

La plupart des mollusques marins sont armés de tentacules qui leur servent de bras, et leur permettent de saisir leur nourriture. Ces bras s'appliquent comme les ventouses sur les objets qu'ils veulent prendre, et l'homme même a parfois de la peine à se débarrasser de leur étreinte.

Chez quelques espèces, ces tentacules sont plus complexes encore : dans la térébelle, par exemple, elles forment une bande qui peut replier ses bords, se transformer en canal, en cylindre propre à recevoir les objets dont l'animal a besoin pour se nourrir, ou pour construire le tube qui lui sert d'habitation.

Instincts des Mollusques.—Aux instruments de travail et de défense, il faut unir l'art de s'en servir : les Mollusques ont en effet les instincts, les industries nécessaires à leur conservation.

Si l'ennemi s'approche, le bivalve ferme les portes de sa demeure ; —quelqu'autre mollusque à langue dentée vient-il percer sa coquille, il peut sécréter une enveloppe nouvelle et se former un second mur de défense.—La seiche échappe à ses ennemis en nageant en arrière, en obscurcissant l'eau par une décharge de son encre ; la patelle se fixe sur quelque rocher, et pour l'arracher, il faut un effort capable de soulever 15 à 20 kilogrammes.

Mais cependant un grand nombre succombe dans cette lutte pour la vie ; plusieurs espèces semblent même destinées à devenir l'aliment d'autres espèces mieux armées. Elles se conservent pourtant, et pullulent toujours avec la même abondance ; c'est que leur conservation est assurée par une prodigieuse fécondité : une moule de rivière peut produire trois cent mille jeunes dans une seule saison ; l'huître est presque aussi prolifique ; l'anodonte (dépourvue de dents), produit également trois cent mille jeunes coquilles ; une seule doris peut pondre six cent mille œufs. (Woodward, p. 15.) Ainsi, malgré le carnage, leur postérité est assurée. Les Mollusques, ajoute ce savant naturaliste, déploient les mêmes soins que les insectes et les animaux supérieurs pour abriter leurs œufs, et les placer dans des conditions favorables.

Les bulimes des pays tropicaux soudent ensemble des feuilles pour y cacher leurs œufs ; l'argonaute porte les siens dans sa fragile nacelle ; la moule de rivière élève ses jeunes dans son propre manteau jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se suffire à eux-mêmes.

L'observateur peut ainsi "voir à chaque pas de nouvelles preuves de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui manifeste sa grandeur en montrant les mêmes soins pour la conservation de ses plus frêles créatures, que pour le bien-être de l'homme et la stabilité de l'univers." (Woodward, p. 15.)

Un dernier mot sur l'ordre général de ce type animal : on connaît au moins vingt mille espèces de Mollusques vivants, outre une multitude d'espèces fossiles ; mais, dit Woodward, il y a unité d'organisation dans leur ensemble, et plusieurs naturalistes, comme le savant Owen, ont montré "que l'unité d'organisation manifestée par le monde animal résulte du plan d'une intelligence suprême, et ne peut être attribuée à la seule action d'une loi mécanique." (Woodward, *Manuel de conchyliologie*, p. 46.)

ART. IV. LES INFINIMENT PETITS, LES INFUSOIRES.

Le télescope nous a révélé la grandeur du monde sidéral, le microscope, en s'appliquant aux objets situés tout près de nous, en amplifiant pour l'œil jusqu'à mille et douze cents fois leur grandeur linéaire, nous a découvert le monde des infiniment petits. Examinez avec l'un de ces instruments les granules de la poussière, qu'un rayon de soleil pénétrant dans l'obscurité permet d'entrevoir ; vous y verrez

quantité de corpuscules ronds, ovoïdes, etc. : ce sont des germes organiques, prêts à se développer dans des conditions favorables, placés dans un liquide fermentescible, ces germes éclosent. Ce sont des vibrions, des bactéries, etc., des animalcules dont le diamètre ne dépasse guère un millième de millimètre, et cependant, ces petits êtres ont leur organisation complète, leurs vaisseaux pour la digestion, pour la circulation du sang des organes que leur transparence laisse parfois apercevoir ; ils s'agitent, ils se meuvent avec une telle vitesse que l'œil a peine à les suivre, ils se multiplient avec une prodigieuse rapidité. Prenons un exemple :

“ Les Rotateurs, dit Milne Edwards, *Zoologie*, 7e édition, no 5401, les Rotateurs sont d'une telle petitesse qu'avant la découverte du microscope, on ne soupçonnait pas même leur existence ; tant que ces instruments ne les firent paraître qu'une centaine de fois plus gros qu'ils ne sont, on ne découvrirait chez eux aucun organe distinct, et on les citait comme des animaux composés seulement d'une sorte de gelée vivante ; mais avec des instruments plus forts, on a découvert en eux une organisation telle que sa complication nous étonne ; leur corps transparent laisse apercevoir à l'intérieur un canal digestif et d'autres organes nombreux. ”

A ce genre appartiennent les Rotifères, ainsi nommés parce qu'ils offrent à leur extrémité deux petites couronnes de cils qui, comme de petites roues, tournent sur leur axe avec rapidité.

Un grand nombre de ces animalcules se développent dans les parties liquides des cadavres, et déterminent leur dissolution. C'est parfois leur action qui envenime les plaies, comme le fait la bactérie du charbon ; c'est elle qui développe le virus de la rage ; M. Pasteur, en les étudiant, a découvert le moyen de neutraliser leur force ou de les détruire.

Le règne végétal présente aussi des êtres vivants d'une petitesse extrême. Cette poussière subtile qui recouvre les raisins à l'époque de leur maturité, et qui les rend plus agréables au goût et à la vue, cette poussière est formée de petits champignons destinés à produire la fermentation du vin, à lui donner la force et la saveur.

Chaque substance organique a son ferment, et ces principes de vie, en altérant la composition des corps, préparent pour l'homme les aliments fermentés, le pain, le vin, les boissons fortifiantes ; ils ont donc aussi leur utilité, leur rôle, dans la nature.

NOTE : *La vie au sein des mers.*

La mer possède comme la terre ses animaux, ses plantes, et même, bien souvent, la vie y est plus féconde, plus exubérante. " Le fond des mers, dit Lucien Dubois (1), est semé de vivants parterres où s'épanouissent mille fleurs animées, patelles striées de pourpre, anémones marines aux brillantes nuances, méduses aux blanches clochettes; isabelles violettes, et autres gracieux zoophytes au milieu desquels se joue le colibri de l'Océan, poisson microscopique aux riches reflets. Là croissent de gigantesques forêts dont la luxuriante végétation laisse bien loin celle des tropiques, et qui voient se développer des fucus dont la taille ne mesure pas moins de 800 pieds de longueur. Le varech porte-poire de la Terre-de-Feu atteint 900

pieds, et certaines algues ont jusqu'à 1000 et 1100 pieds de longueur. A côté de ces géants du règne végétal, fourmillent une multitude de plantes et d'animaux microscopiques; même dans les mers glaciales, on rencontre des espaces de 20 ou 30 milles carrés où pullulent des myriades de ces animalcules; la nuit, ils offrent des lueurs phosphorescentes; de là ces vagues étincelantes de reflets lumineux que sillonnent parfois les vaisseaux; le voyageur étonné semble alors traverser une mer de sang, de neige ou de lait.

On croyait naguère encore que la vie était impossible dans la mer à une grande profondeur; mais dans ces derniers temps on a trouvé des animaux vivants dans les mers du Nord à plus de deux mille mètres au-dessous du niveau; les dragages opérés en 1868-70 dans les mers du Sud ont trouvé presque partout une vie exubérante à 3 et 4000 mètres de profondeur. Mollusques, éponges, radiaires peuvent supporter une pression de 3 et 400 atmosphères.

Quel est donc le rôle de ces animaux si nombreux? Le travail qu'ils exécutent nous l'apprend: ils s'assimilent les particules organiques qui proviennent de la décomposition des animaux et des plantes dans l'Océan; ils enlèvent à chaque goutte d'eau mise à leur portée les matières solides qui s'y trouvent, et de ces matières ils se construisent leur coquille nacrée, ou ces bancs de corail qui finissent par former des îles et des régions entières; ils sont donc les épurateurs de la mer, et les eaux de l'Océan leur doivent en grande partie leur constante et salubre pureté.

(1) *Le pôle et l'Equateur*, page 213.

(A suivre.)

LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

(Suite.)

Le premier moment d'émotion passé, Ellen examina le salon. Des fauteuils élégants, recouverts de satin aux couleurs étranges, des meubles contournés et bizarres, des coussins de soie jetés pêle-mêle, donnaient à l'appartement ce cachet de pittoresque désordre qu'on aime à afficher de nos jours. Une foule de petites plantes étiolées sortaient péniblement de leurs draperies de peluche ou de leurs encoignures de velours. Des petits chiens de porcelaine et des singes d'argent couvraient les tables en compagnie d'une foule de chinoïseries précieuses au milieu desquelles on avait cru bon de placer, dans des cadres bariolés, les photographies des plus célèbres actrices, et quelques bustes en terre cuite des grands hommes de l'antiquité.

Ellen cherchait en vain un sujet d'espérance dans cette profusion d'objets ; elle jetait un regard tout autour d'elle quand la porte s'ouvrit et Mme d'Aiglemont entra. Elle tendit la main à Ellen, lui adressa un sourire engageant et lui indiqua un fauteuil en étalant sa longue jupe de soie rayée dont les rubans et les dentelles s'allongèrent sur le tapis. Mme d'Aiglemont était une femme de quarante-cinq ans, conservant encore les précieux restes d'une beauté qui avait été éclatante, et tout empreinte d'une amabilité fade et banale qui déplut à Ellen. Ses doigts étaient couverts de bagues, la teinte de ses joues était douteuse, il y avait dans ses yeux noirs une expression quelquefois hautaine, et ses moindres gestes avaient le cachet d'une coquetterie en harmonie parfaite avec l'ameublement du salon. Ce qu'elle dit à Ellen ne sortit point des réserves de la stricte politesse ; néanmoins quelqu'un qui l'aurait connue l'eût trouvée aimable. Quant à miss Mac-Gaway, son cœur se glaçait encore davantage devant l'amabilité mondaine de Mme d'Aiglemont ; elle répondit peu, mais le fit avec calme et dignité, sa bouche

ne se détendit pas en face des sourires gracieux de sa nouvelle maîtresse ; enfin ce pénible colloque prit fin et Mme d'Aiglemont désira conduire elle-même Ellen à la chambre de ses filles. Elle la précéda en montant un grand escalier éclairé de vitraux aux couleurs éclatantes, traversa un large vestibule, et une porte s'ouvrit devant le plus délicieux tableau.

Deux jeunes filles se levaient, rougissantes, n'osant avancer. L'aînée, Geneviève, dont les yeux bleus voilés de cils bruns s'éclairaient d'un regard un peu mélancolique et très doux, avait des cheveux superbes, relevés par des épingles d'écaïlle ; elle était belle et tout illuminée de cette grâce timide de la jeunesse qui passe si vite et qui ne revient plus. Sa main très blanche était appuyée sur un livre, une ombre de sourire hésitait sur ses lèvres, elle baissait les yeux.

Jeanne, la seconde, l'enfant gâtée, le charme de la maison, était petite, brune, vive et gracieuse. Sa tête était tout entourée d'une auréole de boucles noires ; elle avait les yeux brillants de malice et de gaieté, le teint frais et la bouche fine. Elle n'hésita pas longtemps, et avec un geste et une inflexion de voix qui rappelaient sa mère, elle s'avança vers Ellen et lui tendit sa petite main. Miss Mac-Gaway la serra, et fixa son regard dans celui de l'aimable enfant ; quand Geneviève s'approcha et leva les yeux, elle lui sourit. Pourquoi ?...

Mme d'Aiglemont, voyant que le premier moment d'embarras était passé, sortit de l'appartement.

Elle s'arrêta un instant avant de descendre l'escalier, recueillant la première impression qu'Ellen avait faite sur elle ; puis, l'exprimant à demi-voix :

" Ellen est froide ! " murmura-t-elle.

Ce fut son unique jugement ; elle souleva sa longue jupe, et, retournant la châteleine d'or qui pendait à sa ceinture, elle disparut.

Le jour tombait vite à cette époque de l'année ; il faisait déjà très sombre quand Geneviève et sa sœur conduisirent miss Mac-Gaway à sa chambre et l'y laissèrent seule. Délivrée de toute présence étrangère, libre de son temps, Ellen s'empressa d'ouvrir la fenêtre et d'aspirer la fraîche brise du soir. Le soleil était couché depuis quelque temps, laissant après lui, au-dessus de la mer, une dernière lueur vaporeuse, un fugitif rayon d'une lueur qui s'affaiblissait à chaque instant sous l'ombre grandissante de la nuit.

C'était l'heure du crépuscule, l'heure délicieuse en tous lieux, et deux fois plus charmante sur la mer ; l'heure où tout bruit s'apaise, où les joies s'épurent, où les larmes sont moins amères, l'heure du recueillement et de la prière, qui précède le repos, l'heure où Dieu paie la journée, où toute douleur va s'endormir ; l'heure qui nous enlève à nous-mêmes, nous rappelle le bonheur sans fin, où nous croyons entendre dans l'air diaphane les voix de ceux qui sont morts nous appelant à la patrie.

Peu à peu la pensée d'Ellen, qui avait d'abord erré sur les événements de la journée, s'envola vers le pays des rêves. Elle oublia Mme d'Aiglemont et l'impression de malaise qu'elle avait éprouvée en lui parlant ; elle oublia Jeanne, et sa vivacité enfantine ; elle oublia Geneviève, et ses grands yeux bleus ; et elle se plongea à son insu, malgré elle, dans la douceur du souvenir.

Son cœur, son amour, ses désirs étaient au loin, derrière les eaux sombres, derrière le soleil couchant. N'était-ce point la baie de Kenmare qu'elle voyait à ses pieds ? Le flot qui chantait au-dessous d'elle ne baignait-il pas les rocs du Carrau-Tual ? Les bruyères, ce sont ses fleurs d'Irlande ; les falaises, ce sont ses montagnes ; le vent qui souffle s'est engouffré dans la vallée Noire ; ce goëland à l'aide grise a peut-être passé ce matin au-dessus du Fern-Cottage... Pourquoi Ellen soupire-t-elle avec tant d'amertume ! Pourquoi faut-il revenir à la réalité ? Un regret encore dans l'immensité de la mer : les phares s'allument et tournent en jetant par intervalles un long rayon lumineux sur les eaux noires ; la tranquille majesté de la nuit saisit et emporte l'imagination surexcitée de la jeune fille. Elle croit voir monter un léger fantôme blanc qui l'encourage et lui parle. Sa tête porte une auréole de gloire, ses yeux sont levés au ciel, et sa main soutient le glaive sanglant du combat. Il sourit à Ellen, il lui dit : " Suis-moi, lutte et remporte la victoire, souviens-toi d'O'Connell, sois chrétienne !... "

A ce moment les cloches de la ville de Brest se mirent en mouvement et, lentement, sonnèrent l'Angelus. Ellen tomba à genoux. Le présent si pénible, le passé si cher et si rude, l'avenir si sombre, tout fut oublié ; et il ne resta dans le cœur de la chrétienne qu'un sentiment profond, délicieux, inexprimable de résignation et d'amour.

Les jours suivants furent calmes et bien faits pour remettre Ellen des émotions qui l'avaient brisée. Elle étudia les nuances du caractère des deux sœurs ; de concert avec Mme d'Aiglemont, elle rédigea un plan de travail peu chargé et très élastique. La mère insista

sur les arts d'agrément qu'elle faisait cultiver à ses filles avec ardeur. Geneviève et Jeanne parlaient fort bien l'anglais, et, étant sorties d'un bon couvent l'année précédente, elles avaient reçu une solide et complète éducation. Néanmoins Ellen eut à donner quelques leçons d'histoire et de littérature, et elle reconnut vite l'intelligence et la vivacité d'esprit de ses élèves, Geneviève surtout saisissait avec une promptitude surprenante et retenait facilement ; mais, lorsqu'elle sentit la haute direction et les vues élevées qu'Ellen découvrait sans s'en douter, dans ses cours, la jeune fille s'attacha à son institutrice comme à un amie et lui laissa pénétrer quelquefois les secrets de son regard.

Quant à Jeanne, plus vive, plus étourdie, plus légère que sa sœur, mais douée d'un excellent cœur, elle s'éprit d'une affection passionnée pour Ellen. Elle la consultait pour la moindre chose, faisait d'elle à sa mère les plus grands éloges et reconnaissait instinctivement en elle une âme supérieure, sans comprendre comme sa sœur et deviner du premier coup les grandes beautés d'Ellen. Jeanne pourtant qui n'avait que seize ans, aimait comme sa mère, par nature et par goût, tout ce qui était bruit, mouvement et gaieté.

Ellen, de son côté, avait reconnu les belles qualités de Geneviève et s'était attachée à elle très fortement ; elle aimait aussi Jeanne, à cause de son bon cœur ; elle espérait que la raison et la piété feraient de cette riche nature ce qu'elles avaient fait de sa sœur, et travaillait ardemment à gagner la confiance de l'enfant.

En même temps, elle apprenait à connaître le caractère de Mme d'Aiglemont. Celle-ci, née dans le midi de la France, où elle avait passé une grande partie de sa jeunesse, aimait le monde et l'aimait trop. Tant qu'elle avait été retenue par son mari, homme grave et un peu froid, elle n'avait pu suivre ses désirs ; mais la mort de l'armateur, qui avait eu lieu trois ans avant l'arrivée d'Ellen, avait brisé les chaînes qui retenaient Mme d'Aiglemont dans son intérieur. Sitôt son deuil fini, elle avait rappelé ses filles du couvent et s'était mise à fréquenter assidûment les salons de Brest. Ce changement de vie avait eu un résultat immédiat. Antoine d'Aiglemont, le frère des deux sœurs, peu soucieux du monde, et ayant à la fois l'ardeur et la précoce sagesse de son père, était entré à l'école de marine et en était sorti officier.

Restée seules avec ses filles après le départ d'Antoine, Mme d'Aiglemont s'ennuya bientôt, d'autant plus que sa fille Geneviève ne partageait pas ses goûts et aspirait à une vie plus calme. Trouvant

Brest trop étroit, elle résolut de voyager, sous prétexte de conduire ses enfants dans leur famille maternelle. Arrivée à Nice, dans son vrai milieu, elle se lança dans une série continue de bals et de fêtes qui mirent à une rude épreuve l'obéissance de Geneviève. Le printemps les ramena à Brest; mais Mme d'Aiglemont, fatiguée des résistances de sa fille aînée, et désirant l'abandonner à ses goûts tranquilles, chercha le moyen d'être plus libre. Elle eut l'idée d'appeler une institutrice; mais, pensant qu'une Française la gênerait, elle écrivit à M. Mac-Keller, qu'elle avait connu dans un voyage en Écosse, et le pria de lui envoyer une Anglaise catholique. C'est ainsi qu'Ellen avait été appelée à Brest.

Il y avait trop de ressemblance entre le caractère et les aspirations de Geneviève d'Aiglemont et d'Ellen Mac-Gaway, pour qu'une sympathie profonde n'unit pas vite les deux jeunes filles. Bientôt, en effet, une étroite amitié se noua entre la jeune Irlandaise et la douce et chrétienne Française. Geneviève laissa le regard d'Ellen pénétrer peu à peu dans son cœur dont miss Mac-Gaway n'avait pas encore aperçu toute la beauté; elle lui parla de ses chagrins, et aussi de ses espérances; elle révéla à Ellen ce qu'avait été M. d'Aiglemont et combien elle le regrettait. Surtout elle n'oublia pas son frère, la plus grande affection de son cœur, celui pour lequel sa tendresse était doublée, parce qu'elle reconnaissait en lui un vaillant chrétien, un grand caractère, le digne successeur de son père. Quand elle parlait de lui, c'était avec fierté, avec bonheur, avec enthousiasme, et Ellen prenait insensiblement l'habitude de voir dans Antoine ce qu'elle voyait en Geneviève: un assemblage charmant de fermeté et de douceur.

“ Un de mes plus grands chagrins a été de le voir partir, disait Geneviève, il m'aimait tant!

— Ne reviendra-il pas bientôt?

— Je ne sais... Sa tournée d'exploration est si longue!

— Vraiment? Où donc est-il?

— Depuis dix-huit mois il est parti pour les mers d'Écosse, sur le navire *l'Espérance*.”

Les cils blonds d'Ellen s'abaissèrent sur sa joue: elle ne répondit pas; mais involontairement sa pensée revit le lac Lomond, la petite chapelle et l'officier inconnu qui avait été si bon pour elle.

CHAPITRE IX

Quelques mois s'écoulèrent : on était à la fin de juin ; miss Mac-Gaway était devenue l'amie de la maison.

Non seulement Geneviève avait pour elle une profonde affection mais Jeanne avait déjà subi son influence et était en train de devenir aussi bonne et aussi pieuse que sa sœur.

Mme d'Aiglemont elle-même, au contact des vertus d'Ellen, n'avait pu se défendre d'une certaine admiration, et ce sentiment nouveau, l'action continue de la jeune fille, les prières de Geneviève, avaient fini par ouvrir son cœur aux mouvements généreux. Sa fille aînée remarquait en elle plus d'assiduité et plus de recueillement aux offices du dimanche, qui ne sont trop souvent pour certaines femmes qu'une occasion de vanité et de médisance. Elle avait même été jusqu'à renoncer à son voyage du Midi pour l'hiver suivant, et avait annoncé à ses filles qu'elle resterait avec elles à Brest. Geneviève voyait tout cela, elle savait à quelle bienfaisante influence elle devait ces heureux changements chez sa mère et chez sa sœur, et son cœur s'emplissait pour Ellen d'une tendre reconnaissance.

Elle avait, un jour, remarqué la petite croix d'argent que portait miss Mac-Gaway, et, la trouvant jolie, elle avait voulu savoir d'où elle venait :

— C'est un souvenir de famille, avait répondu Ellen, c'est la croix qu'O'Connell ne quittait jamais.

— O'Connell ?... Un souvenir de famille ?... Que voulez-vous dire ?

— Daniel O'Connell était mon grand-oncle.

— Quoi ! vous êtes la petite-nièce d'O'Connell, le libérateur de votre pays ?

— Oui, mon amie, vous ne le saviez pas ?

Geneviève leva ses grands yeux vers son institutrice et n'insista pas ; mais, à partir de cet instant, son affection pour Ellen grandit encore, et elle se laissa de plus en plus pénétrer par cette âme pure et limpide qui s'adaptait si bien à la sienne.

L'été s'avavançait ; le soleil du mois d'août, à peine tempéré par la brise de mer, brûlait les grèves. Un matin Mme d'Aiglemont entra joyeuse, dans la chambre de ces filles, une lettre à la main.

— Mes enfants, voici une grande nouvelle, dit-elle : Antoine est près d'ici et sera au milieu de nous dans quelques jours.

— Antoine ! s'écria Jeanne, quel bonheur !

— Mon frère ! répéta Geneviève, oh ! que je suis heureuse de le revoir enfin ! ”

Miss Mac-Gaway, qui comprit toute la joie de Geneviève et de Jeanne, se réjouit pour ses élèves de ce bonheur inattendu et leur pressa tendrement la main : toutes les émotions de la famille étaient devenues les siennes.

Le surlendemain, jour de l'Assomption, Ellen et Geneviève, après après s'être promenées dans le jardin, s'étaient avancées le soir jusqu'au bord des falaises ; la marée baissait et la petite plage qui était au pied de la maison était à sec. Geneviève proposa d'y descendre. Ellen y consentit, et les deux amies se trouvèrent bientôt sur le sable fin. Encore tout émue des splendides cérémonies de la fête de la Vierge, charmée d'être seule avec Ellen devant le beau spectacle de la mer, Geneviève passa son bras autour du cou de son amie, appuya sa tête sur son épaule, et cédant à l'impression du moment s'abandonna pleinement à la rêverie.

Tout était calme : la vague se brisait doucement et expirait sur le sable ; plus loin une légère crête d'écume blanche entourait d'une ceinture d'argent les récifs jetés dans la mer. A l'horizon, le soleil descendait lentement, sans un nuage, sans un brouillard. De petites barques à la voile gonflée rentraient au port en glissant sur l'eau, et un grand vaisseau américain, toutes voiles dehors, pavillon au vent, entra majestueusement dans la pleine mer et disparaissait avec le soleil.

Tout à coup, dans le silence, une voix fraîche et joyeuse se fit entendre :

“ Geneviève ! . . . ”

Au son de cette voix connue la jeune fille tressaillit, se retourna vivement et vint tomber radieuse dans les bras de son frère :

“ Antoine ! Enfin c'est toi ! ”

Le jeune homme, ému et heureux serra sur son cœur cette sœur chérie qu'il retrouvait grandie et charmante, après une longue absence. Geneviève bénissait Dieu de lui avoir ramené son frère, et contemplant avidement aux dernières lueurs du jour la figure énergique du jeune marin hâlée par le soleil et la brise de mer. Ils restèrent ainsi quelques instants sans mot dire ; mais tout à coup Geneviève pensa à Ellen et entraîna son frère vers miss Mac-Gaway, et toute joyeuse en le lui montrant, elle s'écria :

“ Mon amie, voilà ce frère dont si souvent . . . ”

Deux cris de surprise l'interrompirent. Ellen et Antoine s'étaient

reconnus ! Ellen était la vision d'Ecosse ; Antoine, l'officier français du lac Lomond.

Il y eut un instant de trouble que le jeune homme fut le premier à surmonter. Il s'approcha de miss Mac-Gaway, la salua profondément, et, d'une voix un peu tremblante d'émotion :

“ Mademoiselle, dit-il, je suis heureux de vous retrouver au milieu de nous ; c'est le doigt de Dieu qui vous y a conduite, et je sais déjà tout le bien que vous avez fait à notre foyer.”

Sur le front d'Ellen confuse un léger nuage avait passé ; elle rougit en écoutant le délicat hommage du jeune homme, balbutia un remerciement et inclina la tête. Quant à Geneviève, au comble de l'étonnement, elle ouvrait de grands yeux et répétait comme en rêve :

“ Que veux-tu dire, Antoine ? où as-tu vu miss Ellen ? ”

Antoine sourit.

“ Tu ne comprends pas ? J'avais rencontré mademoiselle en Ecosse.”

Geneviève voulut tout savoir, et il fallut qu'Antoine, sans plus tarder, fit le récit de leur étrange rencontre, provoquée par leur foi commune, à la chapelle catholique du lac Lomond. Le jeune marin parlait vite, d'une voix chaude, vibrante, qui résonnait sur les flancs des falaises ; tout en causant il regardait joyeusement Ellen, qui l'écoutait sans mot dire, les yeux baissés, la main dans celle de Geneviève, et il admirait un dernier rayon de soleil, coloré et brillant, qui venait caresser le front de la jeune fille et faisait resplendir ses cheveux blonds.

Quand le jeune homme eut fini, Geneviève jeta ses bras autour du cou de son amie avec cette tendresse qui faisait le fond de son cœur, et l'embrassa tendrement :

“ J'ai, ce soir, toutes les joies,” murmura-t-elle.

Puis elle prit le bras de son frère et remonta avec lui la falaise.

Au salon, la famille réunie tout entière écouta avec ravissement le jeune marin raconter tous ces détails de voyage qui ne peuvent tenir place dans des lettres, et Antoine ne manqua pas de placer au milieu de ces détails, et comme l'un des plus doux, sa rencontre avec miss Mac-Gaway. Jeanne l'accabla de questions, Mme d'Aiglemont le félicita et l'embrassa avec une tendresse que son fils ne lui avait jamais connue. Antoine remarqua le changement qui s'était opéré dans l'attitude de sa mère, et la joie du retour en fut doublée. Il devina quelle était celle à qu'il devait cette heureuse

transformation, et son regard chargé de reconnaissance, chercha celui d'Ellen.

Pourquoi, pendant les jours qui suivirent, miss Mac-Gaway fut-elle troublée, inquiète ? Elle ne reprit ses devoirs qu'avec agitation.

Une sensation inconnue lui enlevait le calme qu'elle avait possédé depuis son arrivée. Elle s'aperçut que ses leçons étaient moins claires, moins nettes ; elle se sentait gênée au salon et au repas. Elle lutta avec courage, pria ardemment et s'abandonna à la Providence. De son côté, Antoine aimait à la rencontrer, à l'accompagner, à lui parler de l'Irlande et de l'Écosse, et admirait tous les jours davantage ses vertus, son intelligence et sa piété.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, sans changement sensible dans la situation de la jeune Irlandaise. Antoine d'Aiglemont avait été obligé, en novembre, d'aller à Paris, au ministère de la marine, et cette absence avait ramené le repos au cœur d'Ellen.

Mais ce repos ne devait pas être de longue durée. Au milieu de l'hiver, à l'occasion d'une demande en mariage, Geneviève s'ouvrit à sa mère et lui déclara qu'elle ne voulait être qu'à Dieu, et que son vœu le plus cher était de se consacrer au service des pauvres et des malades. Mme d'Aiglemont, qui était fière de la beauté de sa fille et incapable de comprendre l'élévation de sa piété reçut fort mal ses confidences et, du même coup s'irrita contre Ellen dont elle redoutait la secrète influence. Il y eut, entre elle et Geneviève, des scènes douloureuses, dont Ellen souffrit cruellement car elle avait lu depuis longtemps dans le cœur de son amie.

Pour vaincre les résistances de sa mère, Geneviève eut une heureuse inspiration. Ellen écrivit à son frère, qui revint précipitamment à Brest et plaida énergiquement la cause de sa sœur.

“ Nous la perdrons, sans doute, disait-il à sa mère ; mais nous la saurons heureuse, et plus heureuse que nous, car elle aura choisi la meilleure part.”

A la fin Mme d'Aiglemont céda, non sans peine et sans rancune sourde contre miss Ellen. Pendant ces jours de pénible lutte, celle-ci avait prié de tout son cœur pour son élève bien-aimée, et elle n'avait pu s'empêcher d'admirer une fois de plus l'énergie chrétienne de ce jeune homme qui avait défendu, même contre sa mère, les droits et les appels de Dieu.

Elle souffrait, à la vérité, de perdre une amie si bonne, si fidèle et si confiante, qu'elle eût pu lui donner le doux non de sœur, mais sa foi était assez forte pour lui faire accepter ce sacrifice avec

une joie pénétrante. La vie n'avait pas eu tant de charmes pour elle, qu'elle eût pu s'aveugler sur sa fin, et la jeune Irlandaise, en embrassant Geneviève pour la dernière fois, n'avait qu'un regret, celui de n'être pas appelée, elle aussi, à jouir des suaves contemplations et des joies ineffables qui sont réservées aux vierges du Seigneur.

Mais cette épreuve en préparait une autre. A peine Geneviève était-elle entrée au couvent, à peine les deux amies avaient-elles échangé leur dernières tendresses, à peine Ellen avait-elle repris ses fonctions auprès de Jeanne, désormais son unique élève, que la petite-nièce d'O'Connell se trouvait de nouveau aux prises avec les difficultés de la vie.

Un jour, Antoine d'Aiglemont s'était enfermé avec sa sœur Jeanne, et avait eu un long entretien. Puis il avait bouclé sa valise, embrassé sa mère, salué Ellen comme il avait l'habitude de le faire, avec un mélange de respect et de tendresse voilée, et il était parti en disant qu'il s'absentait pour plusieurs jours. Sa mère n'avait point fait obstacle à ce projet, car, depuis quelques mois, Antoine paraissait triste, inquiet, préoccupé, et elle pensait qu'un voyage le distrairait et lui rendrait sa gaieté d'autrefois.

Le soir de ce même jour, Ellen et Jeanne se promenaient sur cette grève où plusieurs mois auparavant Geneviève avait retrouvé son frère. Le printemps s'approchait, et déjà ses parfums si légers et si doux remplissaient l'air. Le réveil de la nature ouvrait l'âme et dilatait le cœur. Les deux jeunes filles marchaient enlacées; depuis le départ de Geneviève une union plus étroite s'était formée entre elles, dans laquelle la petite-nièce d'O'Connell apportait son expérience de la vie, sa prudence et sa bonté, et Jeanne sa tendresse, sa vivacité et le charme de sa nature exubérante. Elles devisaient doucement, marchant les pieds sur le sable humide, et suivant tous les contours de la vague. Avec une tenacité d'enfant, Jeanne cherchait à ramener la conversation sur son frère Antoine, et Ellen au contraire s'efforçait d'échapper à ce sujet brûlant et parlait de Geneviève et de Mme d'Aiglemont.

Tout à coup Jeanne, semblant perdre patience, entraîna Ellen derrière une falaise et se jetant dans ses bras, avec un grand cri :

" Oh ! miss Ellen, dit-elle, je n'y tiens plus, je veux tout vous dire, tous vous confier ! "

Au comble de la surprise, Ellen pâlit et chancela :

" Qu'avez-vous mon enfant ? s'écria-t-elle. Que voulez-vous dire ? "

Un instant Jeanne sembla hésiter. Puis elle reprit en mettant dans sa voix une calinerie enfantine :

“Je vous aime tant, miss Ellen ! je voudrais que vous fussiez ma sœur !

—Ne le suis-je pas, mon amie ?

—Sans doute, vous l'êtes... mais pas encore assez.”

Elle sentit son cœur battre violemment dans sa poitrine.

Soudain Jeanne se pencha à son oreille :

“Si mon frère vous demandait votre main, miss Ellen, ne voudriez-vous pas devenir tout à fait ma sœur ?”

Ellen étouffa un cri et se dégagea des bras de Jeanne. Un flot de larmes monta jusqu'à ses yeux, et son visage exprima une amère souffrance. Jeanne s'en aperçut et fut effrayée.

“Au nom du ciel, qu'avez-vous miss Ellen ? s'écria-t-elle.

—Rien, Jeanne, rien. Mais rentrons vite ; vous ne saurez jamais, mon enfant, tout le mal que vous venez de me faire.”

Les deux jeunes filles revinrent à la maison, l'une chancelante et comme accablée, l'autre confuse et profondément inquiète. Au moment de se séparer, Ellen embrassa tendrement son élève ;

“Vous me pardonnez ? dit celle-ci en pleurant.

—Oh ! oui, je vous pardonne, Jeanne : vous n'avez écouté que votre amitié ; mais vous m'avez créé de nouveaux devoirs.”

Rentrée dans sa chambre, Ellen médita et pria pendant une grande partie de la nuit. Elle se trouvait en face d'une situation toute nouvelle, plus délicate et périlleuse peut-être que toutes celles qu'elle avait traversées jusque-là. Antoine d'Aiglement l'aimait, il n'y avait plus à en douter ; mais elle ne pouvait douter non plus qu'un tel projet d'union n'était point en harmonie avec leurs situations réciproques, ni avec le tempérament et les goûts de Mme d'Aiglement. Ellen allait devenir un sujet de trouble, peut-être de division, dans la famille et elle ne pouvait rester un jour de plus à ce foyer où elle était venue s'asseoir avec tant de joie.

Ses sentiments chrétiens lui montrèrent clairement les difficultés de la situation et la solution qui s'imposait impérieusement.

La petite-niece nièce d'O'Connell n'hésita pas un instant. Elle déchira son cœur, elle le foula pour ainsi dire à ses pieds ; puis elle pria pour ce jeune homme qui s'était attaché à elle, et pour cette enfant qui si naïvement et si franchement lui avait transmis la confiance fraternelle.

“Est-il donc dans ma destinée, murmurait-elle, de fuir tous ceux

qui m'aiment, et de chercher vainement un lieu de repos ? O mon Dieu, si c'est un tel calice que vous voulez que je boive, donnez-moi le courage de le boire jusqu'au bout et sans murmurer."

Elle fit ensuite ses préparatifs :

"Demain, pensa-t-elle, je partirai... et la paix de ce foyer sera assurée."

Et brisée de fatigue Ellen s'endormit.

Le lendemain, avant qu'elle fût descendue, le courrier lui apporta une lettre de Geneviève, qui ne contenait que quelques lignes pleines de tendresse.

"Mon frère m'a confié son grand secret, disait-elle, secret que j'ai soupçonné dès le premier jour de son arrivée. Antoine vous aime et il est si bon, que vous devez l'aimer aussi. Vous pouvez former à vous deux une de ces unions chrétiennes que Dieu bénit et à laquelle ma mère finira certainement par consentir. Ne repoussez donc point les avances de mon frère, et souffrez que ma vieille affection vous dise toute la joie que j'aurais à vous appeler ma sœur..."

Cette lettre ne fit que confirmer les résolutions prises par miss Mac-Gaway. Elle se dit seulement qu'elle devait quitter Brest avec la même promptitude qu'elle avait autrefois mise à fuir Glengarry-Castle.

Quelques minutes après, n'ayant pas encore fixé bien exactement ce qu'elle ferait par la suite, elle descendit au salon et y trouva Mme d'Aiglemont.

Celle-ci remarqua sa pâleur et soupçonna aussitôt quelque événement.

"Madame, lui dit Ellen, des circonstances imprévues m'obligent à vous quitter..."

Au fond du cœur Mme d'Aiglemont ne sut si elle devait s'affliger ou se réjouir de cette détermination soudaine. A la fin, ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta : elle ne pouvait pardonner à Ellen d'avoir pris trop de place dans le cœur de ses enfants.

"Vraiment ! dit-elle en cherchant à dissimuler sa pensée, je n'ose insister, mademoiselle... nous aurons bien des regrets, Jeanne et moi... Mais quand voulez-vous partir ?

—Dès aujourd'hui, madame."

Mme d'Aiglemont se redressa, stupéfaite ; ses yeux sombres se plongèrent dans les yeux bleus d'Ellen, et la fière patricienne se sentit atteinte.

"Aujourd'hui, mademoiselle !... vous êtes bien pressée."

Puis ses regards rencontrèrent la photographie de son fils placée sur la cheminée : elle frémit, rougit légèrement, regarda de nouveau et longuement Ellen, et s'inclina avec un geste de la main, comme si elle avait été tout d'un coup éclairée.

"C'est bien," dit-elle.

Ellen sortit, et une heure plus tard une voiture qu'elle avait demandée l'attendait à la porte de la maison.

Jeanne, en larmes, s'accusant tout bas d'être la cause du départ de son amie, entourait de ses bras et pressait une dernière fois sur son cœur celle qu'elle allait quitter. Miss Mac-Gaway, toujours forte ne pleurait plus.

"Adieu, ma pauvre Jeanne, priez pour moi ! . . ."

Puis elle se retourna vers Mme d'Aiglemont, et celle-ci, l'attirant à elle d'un mouvement spontané, l'embrassa au front en murmurant ces mots que Dieu seul et Ellen entendirent :

"Je vous remercie ! . . ."

Un instant après, miss Mac-Gaway avait disparu.

CHAPITRE X

Pendant qu'Ellen était en France, de graves événements s'étaient passés en Angleterre.

Après le départ de sa pupille, sir Glengarry, revenu de son évanouissement, avait refusé de quitter sa chambre et avait laissé miss Mathilda maîtresse du château.

Il passait les heures à sa fenêtre, considérant d'un regard sombre la route suivie par la voiture qui avait emmené Ellen, sa fille adoptive, celle qu'il avait aimée et aimait encore comme son enfant.

Cette affection paternelle qui avait grandi dans son cœur, cette fleur de tendresse, la seule qu'il eût jamais connue, fleur d'automne, née au soir de sa vie dans la terre aride de son isolement, avait en s'effeuillant ramené l'hiver, la vieillesse solitaire ; elle avait brisé toute joie, anéanti toute espérance, et laissé retomber sur lui-même, dans son sceptisme et dans son égoïsme glacé, ce cœur qu'Ellen avait commencé à ranimer, à relever, à réchauffer.

Parfois, sir Robert, cherchant la cause du départ d'Ellen, s'accusait lui-même et se reprochait amèrement ses instants de vivacité.

D'autres fois il retombait dans sa colère et s'emportait à nouveau,

au moment même où il venait de s'accuser, par une de ces bizarreries dont son caractère était formé.

Puis un instant après, son regard retombant sur le *Star*, sur le lac, sur la route qui tournait la montagne, il se reprenait à appeler Ellen avec désespoir.

Pendant ce temps, reine et maîtresse du château, mis Mathilda triomphait. Elle allait et venait, furetait dans tous les coins, appelait les domestiques, commandait les repas, et régnait en souveraine dans le domaine d'où elle avait chassé l'ennemi.

Le seul nuage qui eût pu assombrir son triomphe était que sir Glengarry, perdu dans ses regrets, s'enfermait obstinément dans sa chambre et depuis deux jours refusait de la recevoir. Mais la patiente vieille fille ne se décourageait pas pour si peu après une aussi belle victoire, et croyait bien que sir Robert, une fois calmé, reprendrait, sans plus penser à sa nièce, la vie égoïste qu'elle l'avait toujours vu mener.

Deux jours s'écoulèrent ainsi. Le matin du troisième avait encore ramené sir Glengarry à sa fenêtre, plus sombre plus triste que jamais.

Tout à coup sir Robert, dont le regard avide fouillait toujours les abords du château, aperçut le facteur. Il tressaillit involontairement. Un pressentiment le saisit qui grandit peu à peu dans son esprit jusqu'à s'en emparer entièrement; si cette boîte discrète, qui ne s'ouvre qu'au dernier moment, cette boîte fatale ou bénie d'où s'échappe souvent sous la modeste forme d'une lettre l'expression du bonheur qui resplendira sur la vie ou du malheur qui l'assombriera à jamais; si cette boîte du facteur allait contenir aujourd'hui pour sir Glengarry un mot d'Ellen, un mot de sa nièce repentante qui lui demanderait d'oublier son ingratitude et d'abriter encore son isolement! Comme il se sentait disposé à lui ouvrir tout grands ses bras et son cœur! Il aurait voulu courir, arracher des mains du facteur insouciant cette lettre désirée; mais il restait, retenu par un sentiment indéfinissable de dignité blessée, d'irritation non encore calmée, de respect humain, plus fort que son désir.

Il attendait, mais avec anxiété. Enfin un coup discret, prudent, fut frappé à sa porte.

"Entrez!" cria sir Robert.

C'était miss Mathilda.

Elle s'avancait, le nez en avant, lentement, comme une fouine qui

craint le piège, ses petits yeux roux fixés avec inquiétude sur le visage orageux de sir Glengarry.

“ C'est une lettre, mon cher oncle, dit-elle, une lettre pour vous. ”

Sir Glengarry se leva avec impatience, arracha la lettre des mains de sa nièce, et, lui montrant du doigt la porte, la congédia sans lui dire un mot.

Puis il se jeta dans son fauteuil, tandis qu'il pâlisait en reconnaissant l'écriture d'Ellen.

A mesure qu'il lisait l'émotion montait à son cœur. Sa colère était bien oubliée, ses regrets aussi ; ce n'était même plus la joie qui surnageait en lui c'était l'admiration, une admiration profonde pour la conduite de la jeune Irlandaise et pour sa charité envers les deux Anglaises.

Bouleversé par cette lettre, tremblant de joie, sir Robert se laissa glisser de son fauteuil et tomba à genoux. Il pleurait à chaudes larmes comme un enfant, s'abandonnant sans contrainte à l'émotion qui l'agitait.

Cependant il ne trouva pas la force de prier. Sensible, aux émotions humaines, plein de cœur et de bonté, prompt à l'enthousiasme comme au découragement, il ne connaissait pas la source des énergies soutenues et des fortes consolations. Son âme était émue, il voyait clair enfin dans ce mystère qui torturait son esprit, et la lumière qui se faisait rayonnait doucement autour de lui ; mais, quoique le roc eût été frappé, l'eau de la prière ne s'en échappa pas encore, l'heure n'était pas venue où il comprendrait Ellen plus complètement, en comprenant aussi la religion qu'elle mettait en pratique.

Mais Dieu dut avoir pitié de cet homme, pour la première fois humilié devant la douce vertu d'une enfant, et reconnaissant enfin, simplement et spontanément comme il faisait toutes choses, la supériorité incontestable d'élévation et de largeur d'esprit qu'Ellen avait eue sur lui.

Puis il se releva et réfléchit. Sa méditation ne fut pas longue : avec l'impétuosité de sa race, il prit un parti immédiat. Ellen ne devait pas être loin, il voulait la retrouver et la ramener à Glengarry.

Devant cet espoir lumineux le cœur du vieil Ecossais bondit dans sa poitrine, il y eut en lui un instant d'ivresse à la pensée qu'Ellen pourrait revenir chez lui.

Mais où était miss Mac-Gaway ? Saisi d'inquiétude à cette pensée,

sir Robert revint à son fauteuil et relut avidement la lettre de son ancienne pupille. Hélas! l'adresse d'Ellen ne s'y trouvait point.

Un instant préoccupé, sir Glengarry saisit l'enveloppe et la tourna entre ses doigts.

Tout à coup il aperçut le timbre de Londres.

"Victoire! s'écria-t-il joyeusement, je sais où la retrouver."

Et se précipitant vers le cordon de sonnette qui pendait près de la cheminée, il l'agita si violemment, que le bruit retentit à travers le château entier.

William parut, effaré.

"Je pars pour Londres, cria sir Robert, préparez ma malle, faites atteler, et que tout soit prêt dans deux heures au plus tard."

William sortit.

Sur le palier, il rencontra miss Mathilda et s'empressa de la mettre au courant. Stupéfaite à son tour, la vieille fille laissa échapper une exclamation de surprise et s'apprêta à chercher l'explication de ce départ si rapide et si imprévu.

Mais tout à coup sir Robert, qui avait entendu sa voix, parut à la porte, fit quelques pas d'un air terrible, et s'arrêta près d'elle. Croisant alors ses bras sur sa poitrine et la foudroyant du regard:

"Que faites-vous s'écria-t-il d'une voix formidable. Comment êtes-vous encore au château, vous qui avez calomnié une enfant sans défense jusqu'à la faire fuir de mon foyer, elle qui m'aimait et que j'aimais? Partez à votre tour! Soyez hors d'ici dans une heure et que jamais je ne vous revoie!"

Terrifiée, miss Mathilda fondit en larmes et tomba à genoux.

"Mon oncle! s'écria-t-elle, on vous trompe, je vous assure, ne croyez pas..."

Sir Robert l'interrompit violemment:

"Non, non! on ne me trompe pas, je sais tout et je vous connais. Partez, vous dis-je, partez au plus tôt, et que jamais..."

Il n'acheva pas. Sa voix retentissait dans l'escalier, sonore comme le bruit du tonnerre, et certes les larmes de miss Mathilda étaient bien semblables à la pluie d'orage: il y avait plus de violence contenue dans son regard étincelant, dans ses lèvres frémissantes, que dans la véhémence explosion de colère du géant qu'elle suppliait.

Mais tout fut inutile: larmes, prières, rien n'y fit. Sir Glengarry contempla pendant quelques minutes la vieille fille sur laquelle tombait son regard plein de mépris; puis, coupant court à

toute supplication, il se retourna brusquement et rentra dans sa chambre.

Le château entier était bouleversé. Miss Mathilda entassait dans sa malle tous les objets qui lui appartenaient ; les domestiques couraient partout, effarés, ne comprenant rien à ce qui se passait. On entendait des pas, des bruits de voix dans les corridors et les grelots des chevaux que le cocher préparait à l'écurie. Quant à Sir Glengarry, tranquillement assis dans sa chambre, fumant une immense pipe japonaise, il se livrait à la douce espérance de retrouver Ellen et à la joie d'avoir enfin fait justice de ses cousines.

Au bout d'une heure Sir Robert entendit une voiture s'approcher du perron. Un pas précipité descendit l'escalier. Debout devant la fenêtre, l'Écossais vit un grand châle rouge et une ombre affolée se précipiter sur les coussins. Une voix perçante cria au cocher de partir, les chevaux s'élançèrent comme des flèches, et tout disparut. "Bon voyage !" cria sir Glengarry.

Puis, revenant à une autre pensée, il sonna de nouveau William, fit avancer sa propre voiture, mit dans sa poche un portefeuille bourré de banknotes et une bourse remplie de monnaie, et d'un pas aussi tranquille et aussi calme que s'il ne se fût rien passé depuis le matin, il descendit jeta un coup d'œil dans quelques appartements, et entra enfin dans la voiture en donnant d'un geste le signal du départ.

Sir Robert prit le chemin de fer à la pointe du lac Lomond. Tant que dura le voyage, c'est-à-dire toute la journée et toute la nuit suivante, il fuma, ou dormit. Il n'entrait pas dans son caractère de lier conversation avec ses voisins : cet homme étrange avait des timidités et des côtés sauvages, il y avait en lui des coins de terre qui n'avaient jamais été défrichés.

Le lendemain, au point du jour, il arriva à Londres. Sans prendre le temps de se reposer, chargeant William, qu'il avait emmené, de lui trouver un hôtel et une chambre, il courut à la police. Il fit demander le chef du bureau, expliqua son affaire et décrivit minutieusement, dans les plus grands détails, la personne d'Ellen, sa toilette et ses bagages qu'il l'avait vu emporter.

" Cette personne dit-il enfin, il faut me la retrouver.

— Nous tâcherons, sir, reprit en souriant le policeman.

— Il ne faut pas tâcher, il faut la retrouver.

— Nous la retrouverons, sir, puisque vous le désirez."

Sir Glengarry sottit aussitôt avec sa gravité habituelle, au mi-

lieu des sourires des agents de police qui admiraient sa haute taille et sa belle mine.

Cette première précaution prise, sir Robert se jeta dans un *cab* et courut d'hôtel en hôtel. Le cocher, alléché par la promesse d'un bon paiement, excitait son cheval, qui courait avec une rapidité folle, se glissant à travers les omnibus et les attelages avec une adresse incroyable.

Quand il arrivait à un hôtel, sir Robert descendait en hâte, interrogeait le directeur, feuilletant avidement le livre où tous les voyageurs inscrivent leur nom, et se retirait toujours avec un peu moins d'espérance au cœur.

Il visita ainsi une quinzaine d'hôtels dans sa journée, puis la nuit vint qui l'arrêta, cette nuit brumeuse et froide de Londres, où l'on se sent oppressé par un poids invisible qu'on cherche en vain à éloigner.

Nulle part on n'avait vu Ellen.

Sir Glengarry dort peu. Le lendemain dès l'aube il recommença ses recherches, visitant tous les coins de Londres, allant partout, s'informant à toutes les agences, interrogeant les policemen, demandant à tous une jeune fille que personne n'avait vue ni remarquée. Le surlendemain, inquiet, mais non découragé, il continua ses courses, retourna au bureau central de la police où il fit une scène au directeur, et pendant quinze jours il continua de fouiller la capitale avec une ardeur toujours croissante.—Mais tout fut inutile : ses recherches furent infructueuses et chaque soir le ramenat, plus désespéré, à sa chambre de l'hôtel.

“ Je ne la retrouverai pas, murmura-t-il, il faudra retourner en Ecosse sans elle ! ”

Enfin un soir, après des recherches plus minutieuses que jamais aux bureaux d'embarquement de la Tamise, sir Robert apprit que plusieurs vaisseaux étaient partis pour la France, le jour même où Ellen lui avait écrit. Au milieu de son désespoir, cette fugitive espérance apparut à sir Glengarry comme une étoile rayonnante, et sans hésiter davantage il retint son passage à bord de l'*Éclair*, qui partait le lendemain matin.

Pendant le reste de la journée, l'Écossais, ranimé, courut de nouveau à la police et donna son adresse à l'hôtel où il comptait descendre à Paris, puis il rentra chez lui et écrivit à trois grands jour-en les invitant à insérer moyennant une forte somme, qui devait être doublée en cas de succès, une annonce qui faisait connaître

l'objet de ses recherches.—Cela fait, sir Robert attendit avec plus de calme.

Le lendemain, il s'embarqua, franchit le détroit, débarqua à Calais, prit ensuite le chemin de fer et arriva à la tombée de la nuit au milieu de Paris.

Là encore son premier soin fut d'appeler la police à son aide, d'envoyer des annonces aux journaux et de visiter les hôtels, comme il avait fait à Londres. Mais sir Robert ne fut pas plus heureux en France qu'il ne l'avait été en Angleterre : des semaines, des mois se passèrent sans qu'il eut été mis sur les traces d'Ellen.

À la fin, sir Glengarry avait perdu toute espérance et s'appretait à regagner l'Ecosse. Sa ténacité britannique était vaincue. Cependant le jour même où il devait quitter l'hôtel dans lequel il était descendu, une idée nouvelle traversa tout à coup son esprit :

“ L'Irlande, s'écria-t-il, l'Irlande ! Elle est là peut-être, chez elle, chez le curé ? Comment ai-je été assez fou pour ne pas y avoir pensé plus tôt ! ”

Et encore une fois rendu à l'espérance, sir Robert se mit en campagne.

Le lendemain, il s'embarquait en toute hâte pour l'Irlande, et ne s'arrêtait qu'à Killarney. Là, il prit une voiture, comme il avait fait deux ans auparavant, traversa une seconde fois les lacs, longea la Vallée-Noire, frôla Kenmare, le joli port, et arriva enfin, anxieux, à Dumborough.

Allongéant son grand pas, il se dirigea vers le Fern-Cottage. Son cœur battait fort, il était halletant d'émotion ; enfin il aperçoit le toit de la petite maison, puis les fenêtres, le jardin, il s'arrête un instant à la barrière de l'enclos : tout était fermé, tout dormait, enseveli dans le silence de l'absence, et sir Robert, saisi d'une mortelle inquiétude, devina que la petite-nièce d'O'Connell n'était pas à son foyer.

Le vieux Glenford, le reconnaissant, vint lui ouvrir. Il se hâta de demander si Ellen n'était pas venue voir la maison de sa mère.

“ Non, sir, répondirent les vieux, nous n'avons point entendu parler d'elle, nous la croyions avec vous. ”

Profondément triste, sir Robert se fit ouvrir les chambres. Il visita tout autour de lui avec cette expression de morne désespoir, cette attitude accablée qui enveloppe ceux qui n'ont plus aucune joie à attendre.

Tout était resté tel qu'il l'avait entrevu à son premier voyage :

le salon où il avait attendu Ellen, la chambre de mistress MacGaway avec son lit à colonnes, même le grand portrait d'O'Connell qui faisait face à celui de M. MacGaway, le père d'Ellen. Ce fut devant ce portrait du défenseur de la catholique Irlande que sir Glengarry s'arrêta en achevant sa triste revue. Cette belle figure calme et franche, l'attirait malgré lui. Il contemplait ce large front sans ombres, ces yeux clairs et bons, animés d'une lueur d'enthousiasme, cette bouche qui souriait finement et de laquelle étaient sorties tant de nobles et fières paroles, ce geste hardi, cette attitude digne, qui le révélaient tel qu'il avait été. Il le regardait, et tout entier à sa nièce :

“ Ellen lui ressemble, pensait-il, je lui ai vu ce regard et ce sourire ! ”

Les traits d'Ellen rappelaient bien peu ceux d'O'Connell, mais la similitude des sentiments peut bien donner parfois la similitude de l'expression, et sir Robert, en un sens avait raison. Ellen ressemblait à son grand-oncle par le cœur.

Ce soir-là, il coucha au Fern-Cottage. La nuit était sereine, une belle nuit de juillet. Toutes les senteurs des bruyères, des fleurs des montagnes s'élevaient dans l'air marin et l'embaumaient d'un parfum pénétrant. Sir Glengarry passa une partie des heures à la fenêtre, sous la tremblante lumière du clair de lune, écoutant déferler la mer dont les vagues se brisaient doucement sur le sable, avec un bruit léger qui ressemblait à un soupir.

Tout était profondément calme, les cabanes des pêcheurs dormaient, aucun oiseau ne troublait la nuit ; seule, la cascade de Derrycuniby, qu'on entendait bondir au loin, témoignait de la vie de la nature et montrait que le calme de la nuit n'était pas celui de la mort. Néanmoins sir Glengarry souffrait. Son ombre, qui se dressait à la fenêtre, s'étendait sur la muraille blanche du jardin, mouvante avec des gestes de désespoir.

Quand l'aube commença à dorer le Carrau-Tual, sir Robert rentra dans sa chambre et s'endormit.

Vers sept heures il se leva et sortit. Il avait besoin d'air, besoin de retremper ses forces dans l'exubérance de vie que le soleil d'été faisait éclater de toutes choses. Au cours de sa promenade une idée lui vint. Il se dirigea rapidement vers Dumborough pour parler au curé, mais il le rencontra sur le chemin. Le bon prêtre lisait son bréviaire et se dirigeait vers une de ses famille pauvres. Tout d'abord il ne reconnut pas l'Écossais ; mais, au second coup d'oeil, il se sou-

vint, et, ne voyant pas Ellen à côté de son oncle, il eut un mouvement d'inquiétude.

“ Bonjour, monsieur le curé, dit sir Glengarry en saluant le vieux prêtre avec une déférence marquée, je viens vous demander si vous savez où est ma nièce, si vous avez de ses nouvelles.”

Stupéfait, le curé de Dumborough l'interrogea du regard. Que s'était-il passé ? quels événements avaient changé cet homme, si dur et si sceptique autrefois ? quel chagrin l'avait tant vieilli et lui avait donné cet air accablé ? et surtout comment venait-il lui, tuteur d'Ellen, demander où était sa nièce ?

Le prêtre ne répondait pas. •

“ Hélas ! murmura sir Robert, vous ne savez rien, vous non plus ?

— Expliquez-vous, sir, reprit le curé, je croyais miss Ellen avec vous en Ecosse ?

Elle y était, mais elle est partie.”

Et sir Robert fit au pasteur le récit détaillé de ce qui s'était passé à Glengarry-Castle. Il avait machinalement suivi le curé, qui avait traversé le village et s'était mis à gravir un sentier de montagne avec émotion, la tête un peu inclinée, l'extrémité des mains cachée sous ses larges manches.

Quand sir Robert eut fini, quand la tristesse de ses souvenirs se fut un peu adoucie par l'aveu qu'il venait d'en faire, le vieux prêtre rejeta en arrière sa tête blanche, et, levant les yeux au ciel :

“ C'est une triste histoire, en effet, sir, dit-il, et il est bien extraordinaire que vous n'avez pas retrouvé miss Mac-Gaway après toutes les recherches que vous avez faites. Mais, ajouta-t-il, il n'est pas impossible que tôt ou tard le doigt de Dieu ne vous la ramène.

— J'espère encore et j'espère toujours.”

Pendant quelques instants le curé de Dumborough resta silencieux ; puis tout à coup :

“ Si elle revient jamais, dit-il, ce sera ici !

Vous me ferez alors appeler, monsieur le curé.

— Pourquoi ne l'attendriez-vous pas au milieu de nous ?

— Ici, au Fern-Cottage ?

— Oui.”

Sir Glengarry s'arrêta subitement. Cette idée exprimée si naïvement par le curé de Dumborough, lui plaisait.

Le curé reprit.

“ Restez donc, sir, vous êtes libre, rien ne vous retient en Ecosse, et je suis sûr qu'Ellen sera heureuse de vous savoir chez elle.”

Ils étaient arrivés presque au sommet de la montagne, à la porte d'une petite cabane de misérable apparence. Le prêtre frappa.

"Adieu, monsieur le curé, dit soudainement sir Glengarry, je vais réfléchir..."

Sans paraître étonné de ce brusque départ, le vieux pasteur sourit :

"Adieu, adieu, dit-il doucement, ou mieux au revoir !"

L'Écossais réfléchit quelques heures et se décida à suivre les conseils de M. la curé.

Il ne résista pas à la joie de s'installer à ce foyer paisible où l'enfance de sa fille adoptive s'était écoulée, à vivre au milieu de son souvenir, demeuré si vivant au Fern-Cottage. Il retourna le lendemain à Dumborough et déclara au curé que sa résolution était prise et qu'il s'établissait chez sa nièce. Le prêtre en fut heureux. Il voyait le changement qu'avait opéré dans cette âme blessée par le rude combat de la vie la douce influence d'Ellen ; d'un coup d'œil il avait tout deviné, tout sondé, tout compris ; puis il avait rêvé d'achever lui-même l'œuvre si bien commencée.

Le vieil Écossais s'installa donc au Fern-Cottage. Il respecta les moindres détails de l'arrangement de la maison et conserva pieusement chaque chose en son état primitif. Il soignait lui-même et arrosait les fleurs d'Ellen, que Glenford lui avait montrées ; il défendit de couper les grandes fougères, jetées par masses sur les vieux murs du jardin, et qui poussaient leurs fines pointes dentelées jusque sous les fenêtres de l'habitation. Souvent il se promenait sur la grève, les yeux fixés au loin, suivant la vague mouvante, et sentant se réveiller au fond de son cœur cette joie pénétrante qui naît de la jeunesse et de l'enthousiasme, le rêve ! Oui, il rêvait. Il oubliait ses soixante ans sonnés, sa vie triste et froide, son foyer désert, et il retrouvait au crépuscule la chanson harmonieuse et vibrante du matin. Sur l'aile des mouettes sa pensée volait vers Ellen, sa fille. Il la voyait partout, la retrouvait dans l'étoile du soir, dans l'oiseau du matin, confiant au vent qui passe de mystérieuses paroles d'espoir et, que la mer fût calme ou agitée, que la montagne fût sombre ou claire, que les pins chantassent doucement, ou qu'ils se tordissent sous la rafale, sir Glengarry pensait à sa nièce et la cherchait en toutes choses.

Peu à peu il s'attacha à cette population simple et croyante d'Irlande, et de leur côté les pêcheurs ne tardèrent pas à l'aimer. Qui l'eût vu, le noble Écossais, monter sur les barques de ses humbles

amis, partir avec eux pour la pêche, partager leur frugal repas sur mer, n'eût certes pas reconnu le fier seigneur de Glengarry-Castle. Qui eût écouté les conversations qu'il avait avec eux, les réponses de ces braves gens, n'eût pas voulu croire que c'était là l'homme sceptique et blasé qui méprisait toute croyance. Sir Glengarry admirait la foi des pêcheurs, il la respectait et trouvait dans ces chrétiens une grande ardeur d'âme qui l'écrasait à ses propres yeux.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Le curé de Dumborough était devenu le grand ami de sir Robert et l'habitué du Fern-Cottage. Avec la double autorité que lui donnaient la vieillesse et le sacerdoce, il allait plus avant et avec plus de hardiesse qu'Ellen porter le fer et le feu dans l'âme de celui qu'il considérait comme un de ses paroissiens. Il commençait à aborder franchement les sujets religieux, à combattre le scepticisme de sir Robert, à l'éclairer sur les grands devoirs de la vie et sur les splendeurs de la religion catholique, et il ne négligeait rien pour instruire et pour réchauffer une âme trop longtemps abandonnée à l'indifférence.

Sir Glengarry se prêtait volontiers à ces graves conversations. Il cherchait la vérité. Un des plus grands bienfaits d'Ellen était d'avoir rendu à son oncle ce désir d'idéal que nous ressentons tous et qui est un besoin absolu pour les âmes hautes, mais que sir Robert avait comprimé en lui, jusqu'à l'étouffer. Il retrouvait ses aspirations passagères vers le beau, vers cette perfection que poursuit notre âme faite pour Dieu, et il la cherchait avec ardeur, reconnaissant dans la doctrine catholique tout ce que son cœur demandait mais hésitant toujours, avec cette incompréhensible tenacité qu'il faut vaincre comme le dernier obstacle pour monter de l'erreur à la vérité.

L'année s'écoula. Le curé voyait chaque jour mûrir chez son vieil élève le fruit de salut. Sir Glengarry n'avait pas perdu tout espoir de retrouver Ellen. Il écrivait lettre sur lettre, envoyait annonce sur annonce, distribuait promesse sur promesse, et mettait sur les dents la police entière de France et d'Angleterre ; mais la jeune fille ne se retrouvait pas.

Un jour que le printemps chantait sur la mer pour accompagner les petites vagues qui dansaient entre elles, un jour que le soleil de mai, la première chaleur, réjouissait la nature et faisait monter la sève à chaque brin d'herbe, un jour que les hirondelles passaient en effleurant le rocher du bout de leur queue fendue, le vieux Glengford accourut en hâte au presbytère le visage bouleversé.

Il venait chercher le curé. Sir Glengarry avait été frappé d'une seconde attaque d'apoplexie.

Quand il apprit cette terrible nouvelle, le vieux prêtre fronça le sourcil, car il savait que les rechutes sont plus dangereuses que la maladie. Il courut au Fern-Cottage, ouvrit précipitamment la porte de la chambre et s'approcha du lit. Du premier coup d'œil il vit que tout espoir de guérison était perdu. Néanmoins, pour essayer de faire revenir à lui sir Robert, ne fût-ce que pour quelques instants, le curé, faisant office de médecin, saigna le malade.

Sir Glengarry râlait. Étendu dans le lit de mistress Mac-Gaway, les traits défaits et le visage violacé, il était complètement insensible. Au coup de lancette donné par le prêtre, une goutte de sang noir s'échappa. Elle coula lentement jusque sur la main, puis une seconde se forma et suivit le chemin de l'autre, la troisième roula plus vite, les suivantes redevinrent peu à peu aussi rouges qu'à l'ordinaire, et au bout de cinq minutes le sang coulait en abondance.

Le vieux curé se redressa alors et banda le bras de l'Écossais. Peu à peu sir Glengarry redevint plus calme, il ouvrit les yeux.

Son regard courut autour de lui et rencontra tout d'abord celui du prêtre qui l'examinait avec anxiété; il ébaucha un sourire, et d'un geste spontané, quoique tremblant, il tendit la main à celui qui l'avait soigné.

“ Merci ! ” murmura-t-il.

En ce moment il ne pouvait en dire davantage. Le curé de Dumborough s'assit au chevet du lit, tenant toujours la main de sir Robert, attendant pour lui parler que la vie fût un peu revenue dans ses membres.

Tout à coup sir Glengarry eut un mouvement brusque, il se souleva sur ses oreillers et, regardant le prêtre qui s'était levé devant lui :

“ Je vais mourir, dit-il, je le sens . . . mais je veux mourir catholique comme elle . . . ”

Et soudain, se renversant en arrière, il ferma les yeux.

Aussitôt le saint prêtre, sur le visage duquel une lueur de joie profonde était passée, se retourna vers les vieux qui étaient dans le fond de la salle et leur fit signe de sortir. Puis il commença l'exercice de son ministère. Il recueillit les aveux de cet homme dont l'orgueil n'avait jamais plié, il consola ce cœur en feu par de douces paroles; au nom de Dieu il formula le pardon.

La vie de sir Robert avait été une longue épreuve ; la souffrance qu'il avait supportée jadis avec le stoïcisme du découragement, il l'acceptait à présent avec résignation. Le vieux curé sut trouver pour cet enfant prodigue, pour cet ouvrier de la dernière heure, des consolations paternelles et des espérances qui adoucissent la mort.

La conversion fut complète ; sir Glengarry n'avait jamais fait les choses à demi pendant sa vie, il ne devait pas connaître l'irrésolution, même à la mort. Il reçut les derniers sacrements de la main du curé de Dumborough, et les pêcheurs, consternés en apprenant la fatale nouvelle, et qui étaient venus s'attrouper autour de la maison, laissèrent franchement éclater leur joie quand ils surent que sir Robert était revenu à la foi d'O'Connell.

De sa chambre, sir Glengarry entendait une vague rumeur. Il en demanda la cause, et lorsque le curé la lui eut apprise, il eut le désir de voir encore une fois les pêcheurs avant de mourir. Le prêtre les fit monter. Ils entrèrent tous dans cet appartement sombre sur lequel tranchait la blancheur des draps du lit, et tour à tour ils vinrent serrer la main de celui qui avait si bien su se faire aimer d'eux.

Quand ils furent sortis, le curé resta seul avec sir Robert. Les forces du malade diminuaient subitement. Après quelques minutes de repos, il se redressa cependant, et indiquant du geste un meuble qui se trouvait au pied du lit, il pria le prêtre d'y prendre son testament. Celui-ci déposa sur le lit du mourant un portefeuille à fermoir secret. Sir Robert de sa main défaillante fit jouer le ressort, saisit une feuille préparée et la lui tendit.

“ Je vous confie mon testament, monsieur le curé ; mais je veux qu'il ne soit ouvert que lorsqu'on aura retrouvé Ellen...”

Le prêtre fit de la tête un signe d'assentiment.

“ Je vous donne quatre cents livres pour vos pauvres... dites-leur de prier pour moi !”

Sir Robert se tut un instant, puis il reprit :

“ Voici cent livres pour les annonces... dans les journaux. On donnera cinquante livres à qui retrouvera miss Ellen...”

— Je veillerai à tout, sir, ne vous inquiétez plus,” dit le curé.

La mort s'avavançait, le visage de sir Robert exprimait une vive souffrance.

“ Ellen !... Ellen !... murmura-t-il.

(A suivre.)

GARCIA MORENO

(Suite et fin.)

§ 13. *Le Deuil.* (1875.)

La mort de Garcia Moreno à peine connue, toute la ville se couvrit spontanément de deuil. Les rues se tendaient de noir, les drapeaux funèbres flottaient aux fenêtres de chaque maison, les cloches sonnaient le glas, le canon mêlait d'heure en heure ses lugubres grondements à ce triste concert, les larmes coulaient de tous les yeux : on eût dit que chaque famille venait de perdre un de ses membres. La feuille officielle interpréta parfaitement le sentiment public en disant " que sous le poids de la douleur, le mouvement de la vie s'était comme arrêté, les lèvres restaient muettes et les cœurs défaillants." Elle exprimait en même temps la certitude que l'ordre ne serait pas troublé : " En immolant notre chef, une bande de scélérats a cru immoler du même coup la religion et la patrie mais l'esprit de Garcia Moreno restera avec nous, le martyr du haut du ciel priera pour son peuple."

De fait, il n'y eut pas même un semblant de désordre. Les assassins durent s'enfuir au plus tôt pour ne pas tomber sous les coups de la vengeance publique. En vertu des dispositions constitutionnelles, le vice-président, don Xavier Leon, se déclara chef du pouvoir exécutif et mit la République en état de siège.

Les funérailles eurent lieu le 9 août. Jamais on ne vit spectacle plus navrant. Sur un magnifique catafalque dressé dans la cathédrale, le cadavre du président, en costume de général, la tête découverte, apparut une dernière fois à la foule immense qui remplissait l'église.

L'émotion redoubla quand don Vincent Cuesto, doyen de la cathédrale, traduisant le sentiment général, appliqua au nouveau Judas Machabée ces paroles de l'Écriture : "*Le peuple d'Israël pleura toutes ses larmes, et le deuil dura de longs jours, et ils disaient :*

Comment est-il tombé, le vaillant qui sauvait Israël ?” Les sanglots de l'auditoire étouffaient la voix de l'orateur.

Quelques jours après les funérailles eut lieu l'ouverture de la session législative. Le vice-président Leon fit part aux députés et aux sénateurs des mesures prises pour sauvegarder l'ordre public et leur annonça que le décret relatif à l'élection d'un président paraîtrait dans les délais légaux.

Le ministre de l'intérieur présenta ensuite au congrès le message que Garcia Moreno portait sur lui au moment de l'assassinat. Impossible de rendre l'impression qu'éprouva l'assemblée en voyant, tout couvert de taches sanglantes, ce manuscrit dans lequel le grand homme avait consigné sa pensée suprême ; le père du peuple, sa dernière volonté. On en écouta la lecture dans un religieux et solennel silence.

Le congrès se montra digne d'un tel message. Il répondit par un manifeste en l'honneur de Garcia-le-Grand, ce génie tourmenté par deux idées divines, ou plutôt par deux divines passions : l'amour de la patrie et l'amour du catholicisme.

Non content d'avoir ainsi glorifié le héros de l'Equateur devant tout son peuple, le congrès voulut perpétuer sa mémoire en élevant dans la capitale un monument qui rappelât ses bienfaits. Nous pouvons ajouter, à l'honneur de l'humanité, que la couronne de gloire fut posée en ces jours sur la tête de Garcia Moreno, non seulement par le peuple au milieu duquel il a vécu, mais par toutes les nations catholiques sans exception. Comme l'Equateur, le monde civilisé porta le deuil du noble chevalier de la civilisation chrétienne.

Pie IX a publiquement honoré ce fils digne de lui. Le pape des zouaves, celui qui versa tant de larmes sur les martyrs de Castelfidardo ne pouvait manquer de pleurer le croisé de l'Eglise, assassiné par la Révolution. Il fit célébrer à ses frais des obsèques solennelles pour l'âme de Garcia Moreno, et placer, dans le collège Pio-Latino-Americano, une statue en mémoire du grand Américain, l'invincible défenseur de l'Eglise et du pays. En costume militaire, debout sur son piedestal, Garcia Moreno prêche encore la croisade contre la Révolution.

APPENDICE.

L'ÉQUATEUR APRÈS GARCIA MORENO.

Nos lecteurs se demandent sans doute, avec quelque anxiété ce que devint, après le crime du 6 août 1875, la République chrétienne de Garcia Moreno; mourut-elle avec lui, et la Révolution, par d'odieuses et sanglantes réactions, donna-t-elle raison aux pronostics de l'opposition libérale? Un coup d'œil sur l'histoire de l'Équateur durant ces dix dernières années pour mettre dans tout son jour la sagesse politique et l'influence posthume du héros-martyr.

§ 1. *Le Président Borrero (1875-1876).*

Le lendemain de l'assassinat, restait au gouvernail le vice-président Leon qui, dès le premier jour, se déclara trop faible pour diriger une barque exposée à tant d'écueils. Il consentait cependant à conserver le pouvoir en attendant l'élection d'un nouveau chef. Mais, hélas! il laissa les mauvaises passions libres de comploter contre l'ordre et les modérés offrir à l'aise leurs panacées au peuple-mouton. Le résultat fut l'élection, par trente-huit mille voix de Borrero, le grand libéral-catholique sous lequel on se promettait de voir fleurir, tendrement embrassés, le catholicisme et le libéralisme.

Les yeux du peuple de l'Équateur de tardèrent guère cependant à s'ouvrir sur la grande faute que l'on venait de faire en choisissant un homme à pareils principes. Dès le 9 novembre, appelé à prêter le serment à la constitution en face de ce congrès de 1875 qui venait de voter une statue au "martyr de la civilisation catholique", Borrero osa invectiver contre la constitution donnée à l'Équateur par Garcia Moreno. "Selon certaine école politique, disait-il, le meilleur système de gouvernement consiste à tenir les peuples en tutelle sous un gouvernement fort et compressif. A mon avis, cette tutelle est inacceptable; pour les gouvernants, c'est une charge trop lourde, pour les gouvernés, c'est une insulte à la dignité humaine."

Les radicaux exultèrent; les libéraux trouvèrent que leur homme

allait vite en besogne ; les conservateurs se confirmèrent dans l'idée qu'avec un tel pilote le navire sombrerait au premier coup de vent. Quelques jours après, dans une adresse à Pie IX, le congrès vengeait son grand homme d'Etat des insultes du pygmée libéral, et manifestait hautement ses craintes pour l'avenir. Les nuages amenèrent bientôt la tempête. Les radicaux agitèrent le pays pour qu'on donnât enfin à l'Equateur cette constitution libérale si longtemps prônée et réclamée par Borrero. Ils demandèrent à grands cris qu'on convoquât une assemblée constituante.

Borrero commença à comprendre le danger que ces hommes allaient lui faire courir. Il déclara donc qu'ayant juré de respecter la constitution, il ne pouvait prêter la main à son renversement ; qu'obéir à une minorité presque imperceptible plutôt qu'au vœu général de la nation, ce serait faire acte de dictature ; qu'après tout, personne n'avait à se plaindre puisque la presse était libre, et que, la constitution étant essentiellement réformable, les futurs congrès pourraient toujours l'améliorer.

Battus par la constituante, les révolutionnaires entreprirent au moins d'annuler la constitution en foulant aux pieds la religion et lois édictées par la défendre. Borrero aurait dû sévir contre ces blasphémateurs ; mais pouvait-il violer ses chers principes sur la liberté de la presse ? Il réserva ses colères pour la *Civilisation catholique*, feuille conservatrice nouvellement fondée pour répondre aux ennemis de l'Eglise. C'est toujours la même tactique prêchée à l'Eglise : " Laissez-vous opprimer sans mot dire pour ne pas exaspérer vos ennemis ".

Les évêques de l'Equateur refusèrent de se prêter à ce jeu de dupes. Un journal de Guayaquil, qui se distinguait par ses isolences contre le clergé, fut frappé de censure par l'évêque de Riobamba. Borrero s'indigna d'une pareille audace ; mais voyant l'attitude ferme du clergé, et du peuple fidèle, il finit par agir, bien que faiblement, contre les écrivains irréligieux.

Pour renverser Borrero, la Révolution avait besoin d'un soudard à poigne ; elle le trouva dans le général Vintimilla, homme ignorant et stupide, ivrogne et joueur, dont tout le talent consistait à s'enivrer la nuit et à dormir le jour. Ce qui est plus étonnant, c'est que Borrero se laissa persuader par ses bons amis libéraux que c'était l'homme qu'il fallait mettre à la tête des troupes à Guayaquil.

Arrivé à son poste, Vintimilla, sans presque se donner la peine de dissimuler ses plans, écarta de l'armée les chefs fidèles et les rem-

plaça par ses complices. Le 8 septembre 1876, se sentant de force à tout faire, il fit proclamer la déchéance de Borrero et sa propre nomination à la présidence. Borrero, soutenu qu'il était par les forces vives de la nation, eût pu écraser les conspiateurs dans leur nid. Il montra, au contraire, tant de lâcheté que Vintimilla se vit maître, en quelques mois, du pays entier et arriva triomphalement à Quito. Borrero, jeté en prison, s'y morfondit pendant quelques semaines; puis exilé à Lima, il se consola de ses déboires en vantant les douceurs de son gouvernement et en traçant, pour la postérité, un portrait peu flatteur de Vintimilla.

§ 2. *Le dictateur Vintimilla (1877-1883.)*

Sous le nom de régénération, Vintimilla apportait à son pays la ruine et la mort. Laisse à lui-même peut-être se fût-il contenté de manger tranquillement les revenus de l'Etat; mais ses conseillers intimes, Urbina et Carbo, avaient à se venger de l'Eglise et des conservateurs.

Un décret du 1er février 1877 sur la sécularisation de l'enseignement, inaugura l'ère de persécution. Les athées sont partout les mêmes; une fois maîtres du pays, ils n'ont rien de plus pressé que de laïciser les enfants, c'est-à-dire de les rendre athées comme eux. Les évêques réclamèrent contre ce décret tyrannique. Indigné d'une pareille audace, Vintimilla décréta, le 2 mars, que "les ecclésiastiques convaincus d'avoir, par mandements, sermons, ou autres moyens, alarmé les consciences et poussé à la rébellion, seraient bannis de la République.

L'archevêque de Quito, Mgr Checa, ayant vigoureusement protesté, mourut empoisonné le 30 du même mois, jour du vendredi saint, sans que la police pût trouver les meurtriers. Pouvait-il les rechercher sérieusement, ce gouvernement qui favorisait, à cette heure-là même, deux des assassins du 6 août 1865? Ce drame sacrilège ameuta le peuple contre Vintimilla sans pourtant ralentir le feu de la persécution. Un nouveau décret prescrivit que, "pour honorer les martyrs des *principes sacro-saints du libéralisme*, un service funèbre serait célébré, le 19 avril, dans toutes les églises de l'Equateur, en mémoire des citoyens tombés, depuis le 19 mars 1869, victimes de leur dévouement aux *institutions libérales* et de leur haine contre la *tyrannie*. Comme on devait s'y attendre, les évê-

ques refusèrent de prêter leur ministère à cette indigne bouffonnerie. Ce refus exaspéra Vintimilla qui dut étouffer sa colère pour ne pas soulever le peuple, mais jura de se venger. Un décret du 28 juin déclara le concordat suspendu. Puis, le président prit le parti d'opprimer ce clergé qui osait lui résister. Il décréta que " tous les évêques et prêtres rebelles seraient privés des revenus ecclésiastiques. Des curés, des chanoines, des évêques se virent réduits à la mendicité pour la moindre désobéissance aux caprices du tyran. Plusieurs évêques, grand nombre de prêtres, de magistrats, de généraux et d'autres notabilités du parti conservateur, furent condamnés à s'ex-patrier. On espérait que le peuple, ainsi privé de ses chefs, s'endormirait dans l'esclavage ; mais ce peuple catholique, ce peuple de Garcia Moreno, témoigna si haut son indignation que le dictateur se vit dans l'alternative ou de virer de bord ou de sombrer sous le flot grossissant de la réprobation publique. Il s'empressa de virer de bord.

Il le fit en se plaçant sous l'égide de la Convention, qu'il venait enfin de réunir au commencement de 1878, après quinze mois de dictature. La convention commença par fabriquer une constitution, la neuvième depuis 1830. Cette constitution d'un libéralisme très modéré déplut singulièrement aux radicaux ; ils n'étaient cependant pas au bout de leurs surprises. A peine élu par la convention président définitif, Vintimilla, devenu subitement conservateur, nomma aux emplois des hommes entièrement hostiles à sa dictature. Sa conduite envers les prisonniers trahit plus encore sa volte-face, il rappela tous les prêtres qu'il avait congédiés, ce qui lui attira les félicitations de ce peuple religieux.

Désormais Vintimilla, devenu maître absolu du pays, pouvait jouir à son aise. Alors commença pour les gouvernants une véritable orgie, pour les gouvernés la ruine matérielle et morale. Durant ces quatre années, les revenus de l'Etat servirent à enrichir des banqueroutiers devenus hauts dignitaires, à entretenir l'armée nombreuse qui servait de garde au dictateur, surtout à payer ses dépenses et celles de l'insatiable Urbina, de leurs parents, amis et connaissances. Naturellement les travaux commencés restèrent inachevés, faute d'argent. Loin d'ouvrir de nouvelles voies de communications, le gouvernement ne sut pas même entretenir la route nationale de Garcia Moreno. L'instruction publique retomba dans le mépris, et le soudard, immoral et indiscipliné remplaçait partout l'homme de science et le lettré. Tel était, au commencement de 1882, le spectacle navrant qu'offrait l'Equateur.

Les conservateurs se réjouissaient de voir arriver la fin de cette longue et honteuse dictature, et cependant on n'était pas sans crainte. Les radicaux, tenus en bride, n'allaient-ils pas profiter du changement de pouvoir pour s'imposer à la nation par un coup de force, ou peut-être, au moyen de quelque manœuvre électorale? Vintimilla profita de ces inquiétudes pour se faire adresser par ses amis des pétitions dans lesquelles on le suppliait de ne point abandonner les rênes aux mains des révolutionnaires. Il se rendit même à Guayaquil pour faire voter ses amis, sous le nom d'*Acte populaire*, un nouveau système de dictature.

Mais il avait compté sans la colère du peuple. Conservateurs et libéraux s'unirent pour abattre le dictateur. Les derniers mois de 1882 se passèrent en escarmouches dans les provinces, mais le 8 janvier 1883, la capitale sonna le tocsin. Ce jour-là même, les jeunes gens de Quito se ruèrent sur le parc d'artillerie, pillèrent l'arsenal, et s'en furent avec leur butin rejoindre l'armée des patriotes campée dans les environs. Le 10, cette armée pénétra dans la cité et, après un combat sanglant de plusieurs heures, força les soldats du dictateur à évacuer la place. Six mois plus tard, le 9 juillet, les patriotes chassèrent Vintimilla de Guayaquil, son dernier refuge.

§ 3. *La République du Sacré-Cœur* (1883-1886.)

Garcia Moreno avait dit un jour à ses amis: "Après ma mort l'Equateur tombera de nouveau aux mains de la Révolution; mais le Cœur de Jésus, à qui j'ai consacré ma patrie, l'en arrachera encore pour la faire vivre, libre et honorée, sous la garde des grands principes catholiques."

Après ses victoires inespérées sur les révolutionnaires, le peuple de l'Equateur manifesta hautement sa reconnaissance envers Dieu, en revenant franchement à la politique franchement chrétienne de Garcia Moreno. Le gouvernement provisoire, entraîné par ce mouvement d'opinion, décréta l'érection d'un temple national dédié au Sacré-Cœur. Ce projet, pour avoir force de loi, devait être ratifié par la future Convention; les trois quarts des députés, entraînés par l'éloquent appel du docteur Matovelle, votèrent le projet. L'honorable José Maria Caomano, un des chefs du parti conservateur, était élevé depuis un an à la présidence de la République quand arriva le dixième anniversaire du drame à jamais lamentable de Quito.

Sous ce régime réparateur, le noble martyr, si longtemps calomnié et insulté par les misérables qui tyrannisaient le pays, avait droit à une solennelle glorification. Le 6 août 1885, dès les premières heures de la journée, le drapeau noir flottait sur presque toutes les maisons de la capitale. A dix heures, devant un superbe catafalque, eut lieu le service funèbre auquel assistèrent les évêques de l'Equateur, venus à Quito pour la célébration du 4^e concile, le président de la République entouré des hauts dignitaires de l'Etat et grand nombre de députés et de sénateurs. Tous les yeux se portaient instinctivement sur le jeune Gabriel, alors âgé de quinze ans, qui, pour la fin, conduisait le deuil de son glorieux père. Autour de lui s'étaient rangés les parents et les amis de Garcia Moreno, le "Cercle de la Jeunesse catholique," la noblesse de Quito, les étudiants, les artisans, et des flots de peuple. La nonce apostolique officiait au milieu des larmes de l'assistance.

Le président Caomeno s'est montré jusqu'ici digne continuateur de l'œuvre de Garcia Moreno. Malheureusement, à l'Equateur, comme partout, le libéralisme, sous prétexte de prudence et de modération, envahit les meilleures têtes ; la convention de 1884 en est la preuve. Dans la constitution de 1869, Garcia Moreno avait armé le pouvoir contre la Révolution ; sous l'influence libérale, les catholiques le désarmèrent. Le président lui-même subit cette influence ; investi du droit constitutionnel de faire respecter la religion, il se montre d'une tolérance excessive envers la presse irréligieuse.

Toutefois un beau jour était encore réservé au peuple de l'Equateur. C'était le 21 juin 1886. Deux cents ans auparavant, à pareil jour, l'Eglise avait autorisé le culte public du Sacré-Cœur. Pour célébrer dignement ce grand anniversaire, les évêques, les personnages de distinction, les catholiques instruits s'étaient réunis à Quito dans un congrès eucharistique à l'effet de promouvoir le règne social de Jésus-Christ. La fête fut édifiante au possible. Au lever du soleil, des salves d'artillerie éveillèrent la cité. Aussitôt les rues furent envahies par des foules qui se dirigeaient vers les églises pour y faire la communion réparatrice. Un peuple entier au banquet eucharistique ! On se croyait, non pas même au moyen âge, mais dans les beaux siècles de l'Eglise primitive.

Le soir, au milieu d'une foule immense, on lut devant le Saint-Sacrement exposé sur le maître-autel de la cathédrale, cet acte sublime de foi nationale que chacun répéta dans son cœur :

"Roi des rois, Seigneur des Seigneurs, de qui relèvent tous les.

empire et toutes les nations de la terre, en reconnaissance de votre aimable et infinie souveraineté, les pouvoirs publics de l'Eglise et de l'Etat prosternés à vos pieds, offrent à votre Cœur divin et lui consacrent pour toujours la République de l'Equateur comme votre propriété exclusive. Daignez faire de ce peuple votre héritage, régner sur lui perpétuellement, le délivrer de ses ennemis et montrer au monde de quelle félicité jouit une nation qui vous a choisi son Seigneur et son Dieu."

Non, non, cette scène du ciel le dit assez, l'œuvre de Garcia Moreno n'est pas morte avec lui. Le héros chrétien revit dans ce peuple, dans ce clergé, dans cette magistrature, dans cette armée, dans ce gouvernement, dans cet Equateur prosterné aux pieds de grand Roi, dans cette République fière de s'appeler la République du Sacré-Cœur. Daigne, "le Dieu qui ne meurt pas," maintenir sa souveraineté sur cette patrie du héros-martyr, comme une relique bénie de la chrétienté d'autrefois, ou plutôt, comme le type et le modèle de la future chrétienté. Amen.

R. P. B.